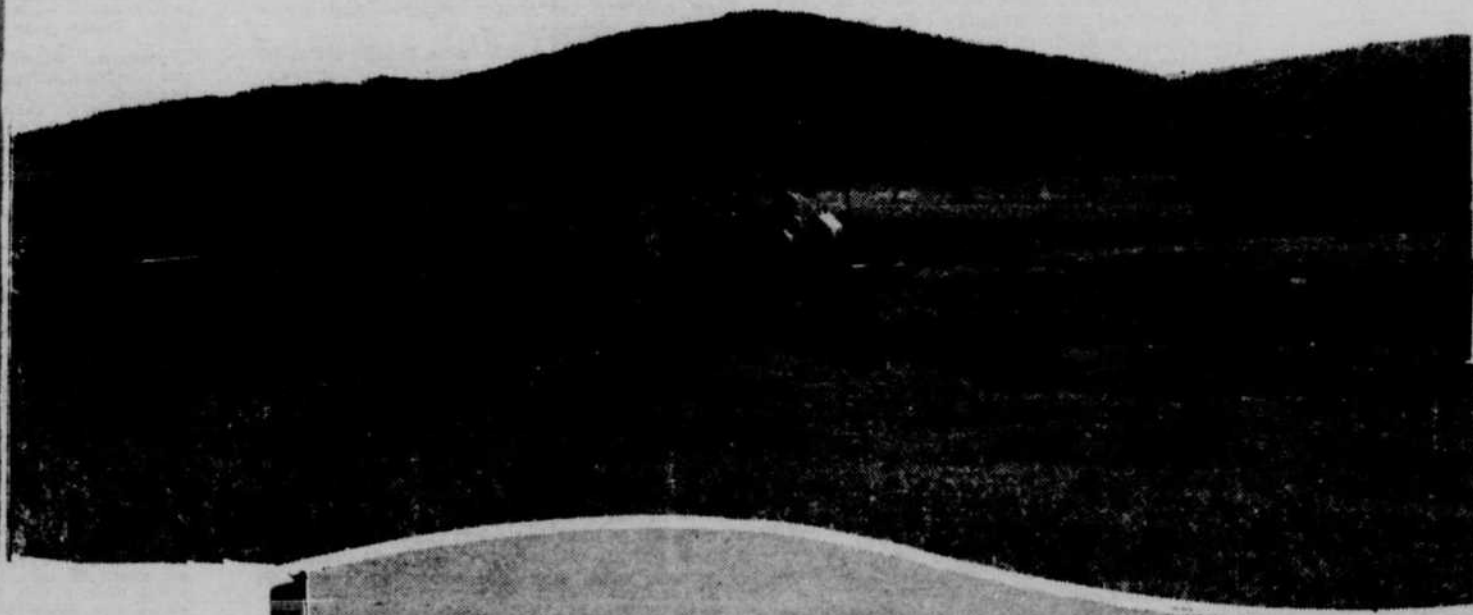
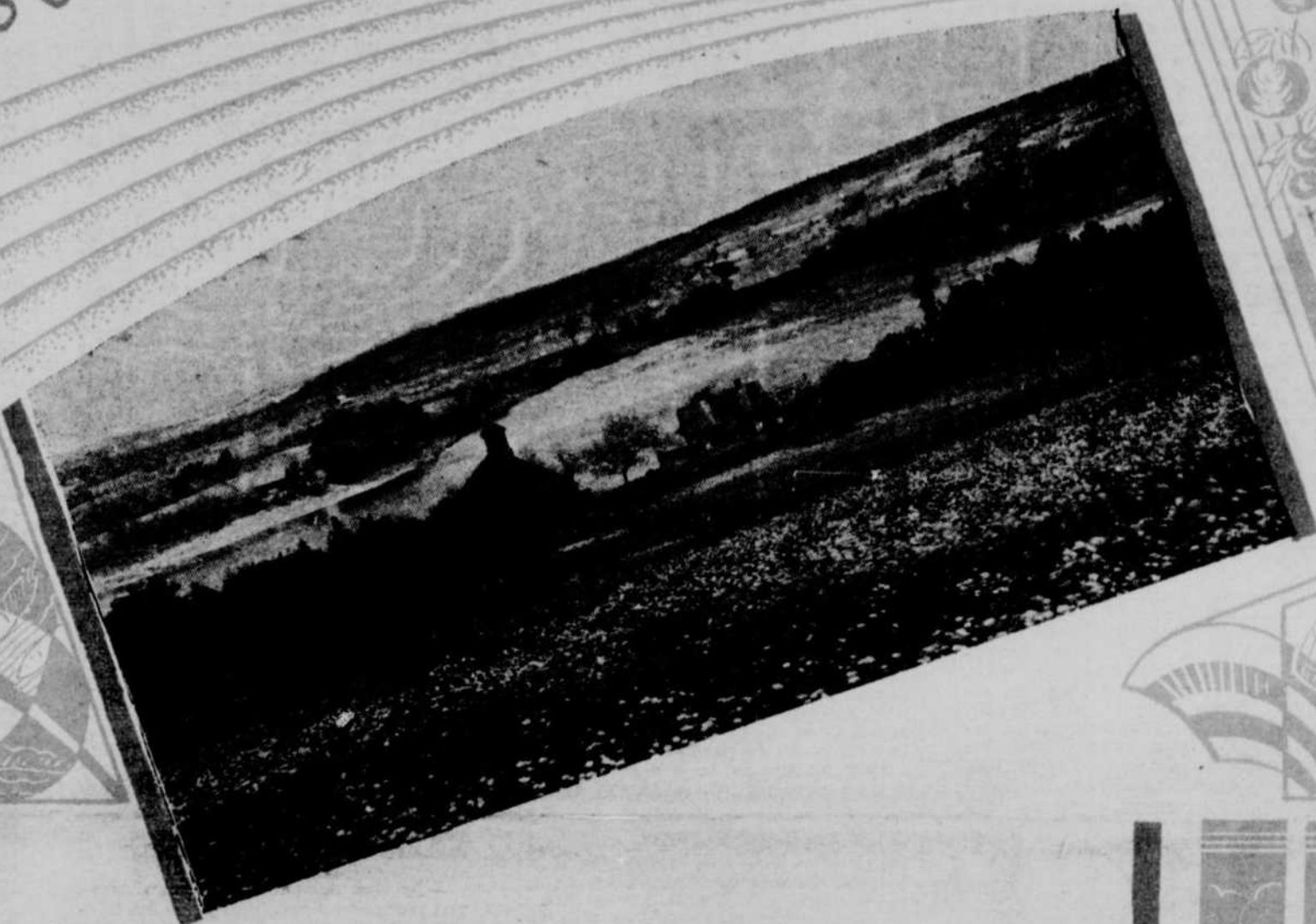


Une Visite au NOUVEAU-BRUNSWICK



NOUS sommes encore, cette semaine, dans les Provinces Maritimes. En ces paisibles régions, lisons-nous dans la "Grande Aventure", jadis théâtre de luttes acharnées, les touristes se pressent de plus en plus nombreux cette année. Filles de la mer, filles chéries à divers degrés, elles participent à sa beauté immortelle, ayant reçu au front l'humide baiser de sa tendresse. L'une est une île dans le vaste golfe Saint-Laurent. L'autre est une presqu'île, retenue à la terre ferme par un tout mince cordon. La troisième possède six cents lieues de côtes et a reçu de l'océan des dons singuliers. Toutes trois sont imprégnées de souvenirs historiques. C'est en Acadie et au Cap-Breton qu'ont eu lieu les premiers chocs de la rivalité française et anglaise. C'est dans les provinces du golfe que s'offre aujourd'hui au voyageur le spectacle de la renaissance acadienne.

Nous avons déjà parlé de l'île du Prince-Edouard et de la Nouvelle-Ecosse. Aujourd'hui, nous dirons quelques mots du Nouveau-Brunswick. Nous ne



SAINT NOM DE MARIE

(12 septembre)

Comme l'Eglise fête le Saint Nom de Jésus quelques jours après sa Nativité, de même aussi elle fête le nom de Marie quelques jours après avoir été sa naissance. (Le nom, chez les Hébreux, se donnait huit jours après la naissance).

MARIE ! Nom le plus beau, le plus puissant, le plus doux après celui de JESUS; nom si cher aux vrais chrétiens qu'on le trouve sur toutes les lèvres et dans tous les coeurs, comme celui de la mère sur les lèvres et dans le coeur de l'enfant. MARIE ! Nom de grâce et d'amour qui, à lui seul, est une prière, un drapeau, un refuge. MARIE ! Nom plus doux que le miel, tu réjouis les Anges, tu épouvantes les démons, tu adoucis les peines du purgatoire, tu es à ceux qui combattent sur la terre un puissant secours ! Nom béni, avec quelle tendresse Anne et Joachim te murmuraient ! Unis à tous les Anges et tous les saints, chantons du fond du coeur : AVE, AVE, AVE MARIA !

MARIE !

Le bienheureux Herman se prosternait souvent dans sa cellule, ne cessant de répéter : MARIE ! MARIE ! MARIE ! "Que faites-vous donc ? lui dit un visiteur qui le surprit ainsi.

— Je recueille les fruits délicieux du nom de Marie", répondit-il avec un regard transfiguré. Qu'il soit aussi, pour nous comme pour lui, un miel à notre bouche, une mélodie à nos oreilles, une joie à notre coeur, par l'amour avec lequel nous le prononcerons. MARIE ! C'est le nom très doux d'une soeur, le nom très aimé d'une mère, le nom très puissant d'une reine. Salut ô Reine : Salve Regina !

Une enfant, harcelée de tentations, eut l'idée de placer un papier avec le nom de MARIE sur son coeur comme on applique un remède sur une plaie. Et chaque fois que le démon arrivait avec ses tentations, elle posait fortement la main sur son coeur comme pour y faire pénétrer ce nom de salut. Le secours ne se fit pas attendre, la tempête s'apaisa pour ne plus revenir. Une médaille miraculeuse serait, en pareil cas, encore plus efficace avec son invocation si puissante : "O MARIE conçue sans péché, priez pour nous qui avons recouru à vous !"

("Mes Fêtes")

MA CONSCIENCE

On sait toujours quand on fait bien, Jean : une voix parle en toi-même. C'est la voix de quelqu'un qui t'aime, Car son bon conseil, c'est le tien.

Ecoute-la, la voix secrète, Mon fils, la voix de bon conseil : Elle veille dans ton sommeil, Et, partout, elle est toujours prête.

Sais-tu, Jean, quelle est cette voix Qui te félicite ou te gronde ? Qui parle au coeur de tout le monde, Qui, dans la nuit, dit : "Je vous vois !"

C'est conscience qu'on la nomme. C'est l'écho, dans nos coeurs resté, D'un conseil souvent répété De notre père, un honnête homme.

C'est un cri de mère à genoux, Nous suppliant de rester sages !... La conscience a les visages De nos frères vivants en nous.

C'est le souvenir d'un bon livre, Expérience d'un ancien, Et qui nous dit que "faire bien" C'est avoir du bonheur à vivre.

Jean AICARD



PRENEZ LE BONHEUR PAR LA MAIN
AVEC NÉNETTE ET RINTINTIN



Envoy de Paris

Dédié à une amie de G. Wald

"Es-tu là
mère?"

Le ciel t'a ravie, mère, laissant ta petite fille en proie à la douleur. Tu es arrivée là où tu as toujours désiré aller, vers la sphère la plus haute, vers le plus beau, le plus resplendissant : le ciel ! le ciel ! Puisque tu es là, mère, qu'est-ce donc que ce lieu ? Qu'est-ce que ce Dieu qui t'a dévoilé l'éternité ? Ton âme s'est épanouie au contact de la lumière qui est la vraie vie. Tu vois ce que j'attends en ce moment, tu possèdes ce que j'espère acquérir, moi, seule, sans ton appui, jetée ainsi sur les côtes de l'océan terrestre. Mais puisque tu es là, mère, peux-tu relever ma tête alourdie par le chagrin ? Peux-tu tarir les larmes qui perlent à mes paupières, du moins en atténuer l'amertume ? Peux-tu cicatriser la plaie de mon âme broyée et déverser dans mon coeur le baume qui la reconforte ? Heureuse j'étais, jadis, sous ta tutelle, tu savais si bien réjouir le coeur de ton enfant. Mais, hélas ! aujourd'hui, je n'ai plus le charme de ta présence aimée, laquelle émanait du parfum de la plus idéale bonté ; je ne sens plus la douceur de ton baiser... Où sont donc les baisers de ma mère ? Est-ce bien vrai que ce nom si plein de délection ne se fera plus entendre ? Ah ! c'en est trop pour mon pauvre coeur ! Mon Dieu soutenez ma foi, ranimez mon courage ! La vie n'est-elle pas, à certain temps, un dédale où l'on peut s'égarer sans l'assistance divine ? Il nous faut aller au-delà de l'humain pour trouver quelques consolations pourtant très légitimes.

Il me semble que tu es là, mère, et que l'heure de l'apogée a sonné pour toi au ciel où tout se divinise. M'entends-tu ? Ne te verrai-je plus nulle part sur la terre ? Oh ! je ne veux pas ! Je veux te voir près de moi comme l'ange inspirateur lorsqu'il sera temps pour moi de suivre la voie que Dieu m'a tracée, afin de ne jamais y dévier. Je veux te voir lorsque l'aiguillon soufflera ou quand la vie déversera son nectar dans la coupe de mon coeur, soit pour apaiser mes frayeurs ou tempérer ma joie, quelle qu'elle soit.

Et quand ma course éphémère sera terminée, seras-tu là, ô mère, pour me tendre les bras comme jadis, et m'élever dans une dernière étreinte afin de voler vers l'au-delà, loin, bien loin de cette terre d'exil, dis, mère, ô mère bien-aimée, seras-tu là ?

X X X

(Envoi de Ame française)

Attention au chien

C'est un honorable personnage qui vient rendre visite à un de ses amis habitant la campagne.

Arrivé à la grille, il s'arrête devant un énorme écriteau : "Attention au chien !" il n'entend pas d'abolements. Il se risque à pousser la grille, il entre, il suit l'allée, il prend courage.

Déjà il aperçoit la maison, mais au bord de la pelouse, un second écriteau lui renouvelle : "Attention au chien."

Pour la seconde fois il s'arrête, inquiet de ce chien que l'on n'entend pas. Mais une fenêtre s'ouvre et son ami l'appelle. Le visiteur, d'un geste hésitant, montre l'écriteau. Mais l'autre lui répond par un grand rire :

— Ne crains rien, lui crie-t-il. C'est ma femme qui avait posé ces écriteaux, parce que notre chien est si petit, qu'elle a toujours peur qu'on marche dessus !

La Page des Enfants



Encore lui...

(Dédié à Aurore Boréale)

Aujourd'hui je reviens vous parler du petit Jacques. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce gentil enfant qui, à l'Angelus — midi et six heures — récitait le "Je vous salue, Marie" pour faire plaisir à la Sainte Vierge ? Vous vous souvenez aussi que nous nous propositions de l'imiter ? En passant, où en sommes-nous de notre résolution ? J'en vois qui n'ont pas encore commencé ; il est toujours temps. D'autres ont abandonné après quelques jours ; qu'ils recommencent, sous peu ils seront persévérants. Les autres ont été solides, fidèles, ils continueront, ce sont les vaillants, ceux qui ne se contentent pas du strict nécessaire dans leur piété mais qui saisissent toutes les occasions de faire sourire Jésus et Marie et de devenir eux-mêmes meilleurs. Quelle catégorie voudrions-nous suivre ?

Toutefois, ce n'est pas à ce sujet que je remets Jacques en vedette mais bien pour nous raconter un autre fait qui le concerne.

L'autre soir, un Père, qui partira pour l'Afrique, est venu à la maison. Ayant attiré Jacques près de lui, il lui fit baisser son grand crucifix missionnaire et lui parla, en langage bien à sa portée, des "nègres qui ne connaissent pas le bon Dieu, qui ne peuvent pas aller au ciel quand ils meurent". Lui montrant une image représentant une mission africaine, le Père expliqua :

— Le petit Jésus m'a choisi pour aller en Afrique le faire connaître et aimer par tous les nègres.

— Où est-ce que ça reste l'Afrique ? reprit Jacques.

— Loin, loin, ça prend beaucoup de jours pour arriver là. Quand je vais être parti, vas-tu penser à moi ?

— Bien certain, "Monsieur le curé" !

— Prends mon image et demande à maman de la placer près de ton lit. Tous les jours, veux-tu, dans ta prière demander au bon Dieu de me donner beaucoup de nègres à sauver ?

— Oh ! oui, "Monsieur le Curé", je vais y penser !

Quelqu'un remarqua :

— Jacques, tu reçois souvent des sous. Sais-tu qu'on peut acheter des petits païens avec ça ? Maintenant que tu connais le Père, tu pourras peut-être lui en envoyer souvent ?

— Je vais demander à maman de ne pas mettre tous mes sous dans ma banque... A présent, je les aime les petits nègres. Mais, je n'ai pas d'argent pour en acheter beaucoup, reprit-il, s'adressant au missionnaire.

— Ça ne fait rien, mon petit, d'autres aussi, enfants et grandes personnes, donnent des sous pour les missions. Avec tous ces cadeaux réunis on peut faire beaucoup de bien, sauver un grand nombre de païens... Sais-tu que si tu me gardais tous les vieux timbres qui te tombent sous la main, tu m'aiderais beaucoup ?... Pas nécessaire d'en avoir de grosses boîtes pleines, ramasse-les un par un, c'est très utile...

Le Père ajouta pour nous :

— J'ai toujours de la peine de voir les timbres se perdre. Si on savait tout le bien qu'ils rapportent aux missionnaires on n'en laisserait pas gaspiller un seul. Avant de rejeter une enveloppe, déchirez le coin timbré et oust ! dans une boîte de réserve, c'est banal semble-t-il, pourtant le fruit qui en résulte n'est pas banal lui-même.

J'ai vu ce que j'ai vu : Jacques à la rescousse des timbres sitôt qu'une lettre ou un paquet arrive de la maille et il est tout fier d'exhiber sa boîte de timbres.

Eh bien ! Dans tout ceci encore, nous pouvons suivre l'exemple de Jacques. Pour les missions : prier, donner des sous, garder les timbres. N'importe quelle communauté missionnaire les recevra avec bonheur, ainsi que les aumônes. Quant à nos prières Dieu les accueillera favorablement et elles retomberont en jets de grâces sur les âmes païennes.

MARIE-STELLA



Un homme pauvrement vêtu, client interloqué, que ses maigres ressources contraignent vis-à-vis des cafés à adopter une politique de soutien à l'éclipse, entre dans un bistro et commande un apéritif.

— Marquez-moi cela sur mon compte, dit-il au patron avec superbe.

— Je ne vous le marquerai pas, répond l'autre qui n'a qu'une confiance limitée dans la politique du crédit.

Alors l'apprenti clochard :

— Ah ! ça, vous ne vous en faites pas, vous. Vous voulez donc que ce soit moi qui le marque ?

Correspondance

SOLEIL DE GAÏETE. — Vous êtes la très bienvenue à la Page ma nouvelle et chère petite nièce. Oui, je possède des correspondances de votre jolie ville. J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. Je me hâte maintenant de transmettre votre message en demandant si une petite cousine de votre âge (11 ans) voudrait bien consentir à correspondre avec vous. Vous aimerez qu'elle commence la première. Un beau bonjour à tous de votre part. Un amical au revoir.

ANY. — Vous avez été bien inspirée ma nouvelle et chère nièce, de venir trapper à la porte de notre Royaume. Le meilleur accueil vous y est réservé, et vous constatarez, de plus, quel esprit de fraternelle amitié et quelle saine gaieté y règne. Je vous souhaite donc la plus cordiale bienvenue, ma chère petite Any, et vous prie de croire à tout l'intérêt que je vous porte. Un beau bonjour.

BOHEMIENNE AUX YEUX NOIRS. — J'ai lu avec plaisir votre bonne lettre ma chère nièce, mais, j'ai appris, avec regret, la maladie de votre maman. Ainsi, vous aurez l'occasion de manifester votre affection et votre reconnaissance, à cette dernière, pour tout le dévouement qu'elle vous a prodigué depuis tant d'années. Alors, je souhaite un prompt rétablissement à votre chère malade. Ne vous inquiétez pas au sujet de vos études. Vous vous reprendrez plus tard tout simplement. Et puis, cela est toujours très utile de savoir tout faire dans une maison. Vous ne le regretterez pas j'en suis sûre. J'ai lu "l'histoire du manteau". A ce sujet, je vous dirai : "Ne tapez pas trop non plus RAYON BLEU, enfant terrible ! Je ne crois pas avoir d'autres nièces de votre localité que celles mentionnées par vous. Non, je n'ai jamais visité votre petite ville. Votre amical bonjour à JEANNINE DES L. PETITE BARQUE, RAYON BLEU, JASMINE, BRIN DE MOUSSE et PETITE GASPE-SIENNE. — Une affectueuse pensée.

FROUFROU, PETITE MARGUERITE et JEUNE APOTRE. — J'accuse réception de vos envois, mes chers petits enfants. Il y a certainement de l'originalité dans ces essais. J'espère pouvoir en utiliser quelques-uns, en y faisant quelques retouches. Puis-je conseiller à FROUFROU et PETITE MARGUERITE de s'appliquer à faire des phrases plus courtes. Ne craignez pas de plier des points de temps en temps... c'est-à-dire chaque fois que la phrase a, par elle-même, un sens complet. C'est très important vous savez. GRANDE AMIE vous embrasse affectueusement.

TOURBILLON. — Bonjour mon charmant TOURBILLON. J'aime toujours les coups de vent quand ils viennent de votre paroisse. Alors, vous êtes toujours la très bienvenue au Royaume. Je suis heureuse que vous ayez bien profité de vos vacances, et je vous félicite pour votre gaieté et votre bonne humeur. Cela dénote de la vaillance, de la souplesse de caractère et c'est, de plus, toujours si apprécié dans un foyer. Je vous rappelle au souvenir de COQUETTE JOYEUSE, ÉTOILE DU MATIN et BRISE DES NUITS (qui possède, à votre gré, un bien joli pseudonyme). Merci pour votre confiance. Je vous assure de ma discrétion. Toute mon amitié.

AUORE BOREALE. — Quel plaisir de vous relire, ma chère et toujours si gentille petite amie. Je pensais justement à vous ces jours-ci. Je compatis pleinement à l'épreuve que vous subissez actuellement votre famille, et j'aurai une pensée dans mes prières pour l'intention recommandée. Il ne faut pas perdre confiance. Cette vertu, hélas ! quelle est totale, à tant de pouvoir sur le coeur du bon Dieu. Je comprends bien vos regrets, ma chère petite, en ce qui concerne vos études. Cependant, ne vous inquiétez pas. Vous pourrez peut-être vous reprendre une autre année. Vos amitiés à GUIDE RAYMOND, NORMANDE, MARIE-STELLA, MITSU, ROSETTE, etc. Vos félicitations à toutes celles qui ont adressé des dessins et des compositions. Votre plus beau bonjour à tous, ainsi que vos vœux de succès pour l'année scolaire. Mais non, chère petite, vous n'avez pas été indisciplinée, et je n'ai rien à vous pardonner. Si vous avez l'occasion de revenir à Québec, vous pourrez appeler à 3-2268. Nous échangerons quelques mots si vous le voulez bien. Mille affections.

FRIMOUSE ESPIEGLE. — Je suis bien heureuse que mon accueil vous ait été si agréable, ma petite espiègle. Vous avez durant l'été, aidé votre bonne maman, foule "dans les voyages de foire", et quand vous en avez le temps, joué avec vos poupées. C'est tout à fait charmant cela, et je vous envoie sur toute la ligne... Je n'ai plus de poupées, hélas ! mais j'ai FRIMOUSE ESPIEGLE qui en est une bien délicate à mon gré. Les voyages de foires, surtout, ont toujours exercé, sur moi, un attrait particulier. Quelle bonne odeur ils répandent dans les champs, en été. Mais oui, je veux bien être votre grande soeur, ma mignonne. Revenez en toute confiance. Un beau bonjour à tous de votre part, et vos remerciements à COUSIN MICHEL pour ses saluts. De bons baisers de GRANDE AMIE.

PAULETTE P. — Je voudrais bien pouvoir vous être utile ma gentille Paulette. Seulement, je n'ai pas de nièces qui font échange de correspondance de l'âge que vous mentionnez sur votre lettre. Vous n'en serez pas étonnée j'imagine, puisque c'est, ici, le Royaume des enfants !... Il y a bien MARIE-STELLA qui est une collaboratrice. Elle vous ferait sûrement une correspondante très attachante, mais je ne sais si elle aurait les loisirs de vous écrire. Je lui demande de vouloir bien me renseigner à ce sujet. Maintenant, laissez-moi vous dire que je sympathise pleinement à votre peine. Que voulez-vous ? La vie est souvent tissée de contrariétés. Personne n'en est exempt. On trouve, cependant, toujours des gens qui sont moins favorisés que soi. Il faut donc vous estimer heureuse d'avoir encore vos bons parents, et tant d'autres choses par là-dessus n'ont pas ! Ne faites-vous pas partie de quelque mouvement de jeunesse spécialisée ? La J.L.C. par exemple ? Vous trouvez, là, de charmantes amies, pleines d'entrain et de gaieté, qui rendent leur vie utile, et chasseraient l'ennui de votre coeur. Bon succès donc, et croyez à ma bien sincère affection.

GRANDE AMIE

LES TIMBRES

et l'enseignement

UNE série de Grèce, nous fournit un exemple frappant du parti que les professeurs pourraient tirer des timbres dans leur enseignement. Ces timbres représentent un certain nombre d'œuvres d'art caractéristiques du génie grec à diverses époques de son histoire.

On sait que les vestiges les plus anciens de l'art grec sont ceux que l'on a trouvés en Crète, l'île où régnait, d'après la légende, le Minotaure, monstre à corps d'homme et à tête de taureau, qui avait imposé à Athènes l'envoi d'un tribut annuel de jeunes gens, et dévorait ceux-ci dans sa forteresse aux mille couloirs, appelée le "Labyrinthe". Des souvenirs de cette époque fabuleuse, dite époque "minotaurique", qui s'étend entre les XXe et XIVe siècles avant Jésus Christ, ont été découverts au cours des fouilles de Knossos, l'une des plus anciennes villes de la Crète. Parmi eux se trouve une fresque, dont un fragment, représentant une course de taureaux, est reproduit sur les 5 lepta gris-bleu de la nouvelle série.

Un autre fragment de fresque figure sur le 10 lepta rouge brique; c'est "la Dame de la Cour", œuvre célèbre découverte à Tirynthe et datant de l'époque "mycénienne" ainsi appelée du nom de la ville de Mycènes, l'une de celles, avec Tirynthe, qui furent construites, en blocs de pierre énormes, par les premiers habitants de la Grèce. Ces constructions étaient si imposantes, que les Grecs les attribuaient à une race de géants, les Cyclopes. La finesse de cette peinture montre que ces géants — si géants il y a — joignaient au goût du colossal un sens artistique d'une certaine délicatesse.

Avec le 20 lepta vert bronze, nous surprenons Zeus, le puissant maître des dieux, dans l'exercice de ses fonctions traditionnelles qui consistent, vous le savez, à lancer la foudre. Il reproduit une statuette en bronze, trouvée à Dodone, et datant du VIIIe ou VIIe siècle avant Jésus-Christ, actuellement exposée au Musée de Berlin, intitulée "le Jupiter foudroyant".

Saviez-vous que l'idée de la société des Nations avait été inventée en Grèce ? Ainsi le vent du moins la tradition hellénique, qui considère l'"Union Amphictionique", comme le groupement précurseur de l'assemblée genevoise. Le timbre de 40 lepta nous offre la reproduction d'une pièce de monnaie utilisée par les Etats membres de cette ligue.

Je ne puis malheureusement, faute de place, passer en revue tous les timbres de cette série. Je citerai seulement le 50 lepta noir, représentant l'un des ancêtres de nos modernes champions de sport, Diagoras de Rhodes, vainqueur aux Jeux Olympiques, porté en triomphe autour du stade par ses fils, qui s'étaient également couverts de gloire au cours de ces jeux; le 5 drachmes rouge, où l'on voit un char du cortège de la fête des Panathénées; enfin, le 80 lepta marron, dont le sujet parlera aux collectionneurs les moins versés dans l'étude de l'antiquité, car il représente la fameuse "Vénus de Milo", orgueil de notre Musée du Louvre.

A PROPOS

de "blocs"

VOICI quelques conseils sur les "blocs". N'achetez pas n'importe quels blocs.

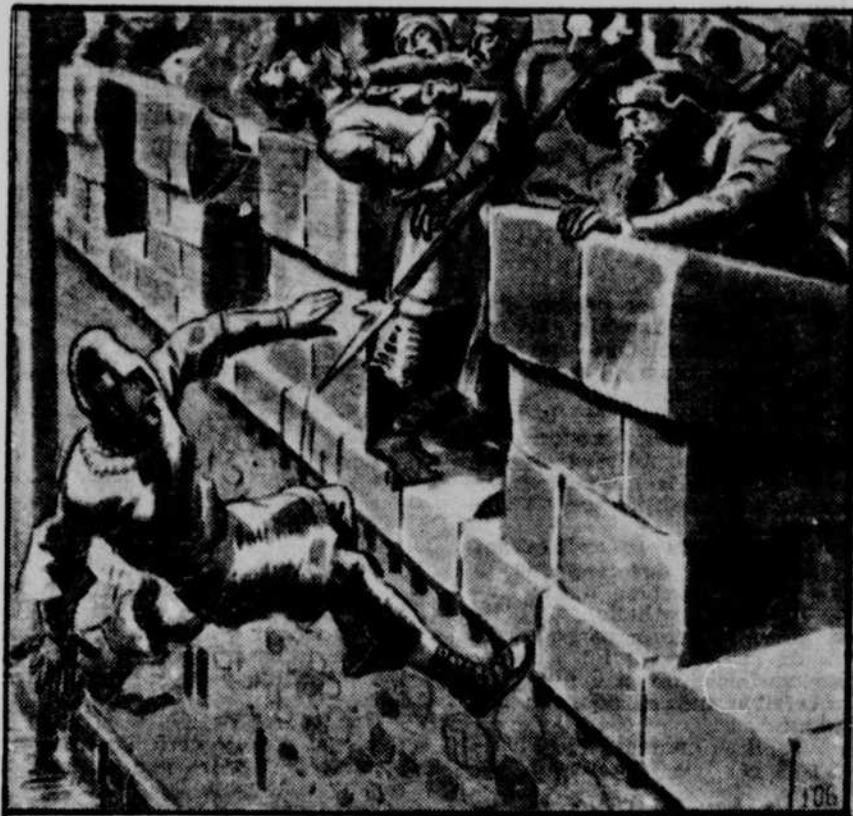
En effet, non seulement il faut distinguer les vrais "blocs" et les faux "blocs", mais il n'est pas moins important de savoir qu'il existe de "bons" blocs et des "mauvais".

Parmi les bons, il faut citer au premier rang, bien entendu, presque tous les blocs déjà anciens. Ils sont aussi malheureusement très chers, comme le bloc de l'Exposition de Vienne ou "Wips" (Autriche 1933), ou le bloc de Vaduz (Liechtenstein 1934), le bloc Luxembourg 1923, les blocs "Hymne National" de Tchécoslovaquie (1934), etc. D'autres d'un prix actuellement plus modeste, les blocs de France (Paris 1925, Strasbourg 1927), ceux d'Allemagne et de Belgique jusqu'à 1936, ceux de Suisse, sont des placements

Roman historique

par Walter Scott

IVANHOE



No 107.—DE BRACY ET LE TEMPLIER.

Pendant que les assaillants se reposaient après avoir pris la fortification extérieure, le templier Brian et le chevalier de Bracy profitèrent de l'occasion pour tenir un conseil de guerre dans la salle.

—Où est Front-de-Boeuf, demanda de Bracy, on dit qu'il est tombé.

—Il vivra encore quelques heures, je pense.

—Alors l'enfer aura un nouvel habitant, continua de Bracy, ce sont les conséquences d'avoir blâ-

—Fou superstitieux ! ricana le templier, tu es aussi superstitieux que Front-de-Boeuf est incrédu-

—Je suis un aussi bon chrétien que toi et les confrères, répondit de Bracy, et du reste on entend des bruits fâcheux concernant un certain templier.

—Ne nous disputons pas, dit le chevalier Brian, il vaut mieux penser à la défense du château.

—Nous ne sommes que peu de gens et nous manquons même la force brutale de Front-de-Boeuf, dit de Bracy. Ne sera-t-il pas plus raisonnable d'essayer d'entrer en arrangement avec les "yeomen" en délivrant nos prisonniers ?

—Nous serions assez courageux en nous déguisant d'attaquer une petite troupe d'hommes dans le bois, s'écria le templier, mais pas assez pour défendre un château-fort contre une troupe de bouffons et de porchers ? Tu devrais rougir de honte, de Bracy !

—Bon, rendons-nous aux murs de nouveau, dit de Bracy en haussant les épaules d'un air indifférent.



d'avenir.

Quant aux blocs modernes, nés en 1936 et 1937, ils n'offrent pas toujours les mêmes garanties. La spéculation parfois scandaleuse qui s'est opérée sur ces émissions, et l'incertitude qui règne encore sur certains chiffres de tirage, empêchent pour l'instant de donner des pronostics sérieux à leur sujet. Mais, il est un fait à peu près certain, c'est que les blocs

émis par les pays qui abusent de ce genre d'émissions ne soutiendront pas leurs cours actuels. Je considère notamment comme très douteux l'avenir des blocs d'Espagne, dont on ne sait même pas s'ils ont vraiment un caractère officiel. Quant à ceux qui est été émis par diverses municipalités espagnoles, gare à la baisse lorsque la guerre civile ne sera plus au premier plan de l'actualité. Enfin,

gros point d'interrogation sur les blocs de Russie et du Nicaragua.

Quant à celui de Monaco, il semble avoir été émis dans des conditions assez saines. Et l'on peut aussi recommander la série des blocs des colonies françaises, malgré son prix d'achat assez élevé puisque le Ministre des Colonies a affirmé son intention de s'en tenir à un tirage de trente mille exemplaires.

No 106.—L'ESPRIT DE CHEVALERIE.

Toute pâle d'émotion, Rebecca continua : — Le chevalier noir brise la porte de la poterne, on s'y précipite. La fortification extérieure est au pouvoir des assiégeants. Oh ! le Dieu d'Abraham ! du haut des murs ils jettent les assiégés dans le fossé !

—Et le pont qui communique au château, l'ont-ils pris aussi ?

—Non, après avoir emporté Front-de-Boeuf dans le château, le templier jeta les planches mobiles dans le fossé !

—Mais pourquoi ce silence soudain ? demanda Ivanhoe.

—Nos amis se fortifient dans la barrière qui leur offre un abri contre les traits des assiégés.

—Rebecca, continue Ivanhoe, tu ignores ce que c'est qu'un gu... d'être... lorsqu'il n'a que le désir de se battre et d'entrer dans la gloire.

—Soyez content, sire chevalier, que vous puissiez vous remettre de vos blessures et ne songez pas tant à faire des blessures aux autres.

—Tu ne me comprends pas, Rebecca, répondit Ivanhoe, pour nous autres, les chevaliers, le combat est tout; nous vivons et nous respirons pour ça, et nous ne désirons vivre qu'aussi longtemps que nous pouvons nous battre avec honneur.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants. Puis, lorsque Rebecca regarda vers le lit d'Ivanhoe, elle vit que l'émotion l'avait épuisé et que le chevalier blessé s'était endormi et paraissait très troublé.



No 108.—LE MAUVAIS ANGE DE FRONT-DE-BOEUF.

Souffrant de ses blessures et de la fièvre et de ses terribles remords, Front-de-Boeuf luttait contre la mort. La manière habituelle à cette époque-là était de faire de grands cadeaux aux églises et aux couvents pour se procurer une tranquillité d'esprit, mais il ne fallait pas y penser, car un de ses grands défauts était sa grande avarice.

—J'ai oui des vieillards parler de prier, murmura-t-il, de prier sans corrompre de faux prêtres, mais moi, prier, je n'ose pas !

—L'heure est-elle arrivée où Front-de-Boeuf doit reconnaître qu'il existe quelque chose qu'il n'ose faire ? s'écria près de son lit une voix aigre et cassée.

Bourrelé de remords et affaibli par ses blessures, Front-de-Boeuf crut entendre la voix des démons.

—Qui est là ? s'écria-t-il. — Ton mauvais ange ! — Laisse-moi te voir si tu es un vrai démon, s'écria Front-de-Boeuf, crois-tu que j'ai peur ? Si seulement je pouvais combattre la terreur qui m'entoure à présent comme les dangers terrestres que j'ai rencontrés, ni le ciel ni l'enfer pourraient dire que j'ai reculé au combat !

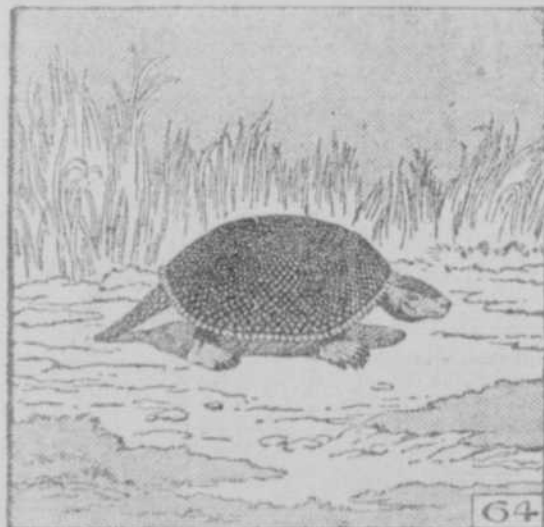
(A suivre)



63. — LA FAUNE AMERICAINE. LE MEGATHERIUM ET LE MYLODON.

Le mégathérium est un des animaux les plus curieux des temps géologiques. D'après Cuvier, qui le déterminait et d'après un squelette presque entier, qui fut trouvé en 1789 près de Buenos-Ayres, c'était un animal de la taille d'un grand rhinocéros. Sa mâchoire inférieure était très renflée et terminée en une sorte de bec. Ses dents, longues et quadrangulaires, offraient une composition très compliquée; le milieu étant formé d'univoire grossier et tendre, entouré d'un ciment jaunâtre, le tout enveloppé d'une couche qui ressemblait à de l'émail et qui n'en était point. Il se nourrissait de racines, de fruits et de feuilles. Il se procurait les premières en fouillant le sol de ses ongles acérées et les secondes probablement en s'arc-boutant sur ses énormes pattes postérieures et en secouant les arbres de ses pattes antérieures. On a cru longtemps qu'il était recouvert d'une cuirasse osseuse comme les tatous, mais on a dû reconnaître par la suite que c'était là une erreur.

Ce mégathérium avait un sosie: le mylodon, qui lui ressemblait comme un frère, mais qui présentait des dimensions plus restreintes et des proportions moins épaisses.



64. — LA FAUNE AMERICAINE. LE GLYPTODON.

Le Glyptodon, animal essentiellement paisible comme les précédents, et, comme eux, appartenant à l'ordre des édentés, était nettement de la famille des tatous, c'est-à-dire qu'il offrait comme caractère particulier et bien remarquable un test écailleux et dur, composé de compartiments semblables à de petits pavés et recouvrant la tête, le corps et la queue.

Il avait seize dents à chaque mâchoire, d'une structure plus compliquée que chez les autres édentés et rappelant un peu le système dentaire des rongeurs. Ces dents, sans racine, recouvertes d'une sorte d'émail, étaient creusées latéralement de deux sillons larges et profonds, d'où le nom générique de glyptodon.

Les pieds de derrière étaient massifs et présentaient des phalanges unguéales courtes et déprimées.

Si l'on en juge par les endroits où furent découverts ses restes fossiles, il se plaisait dans le voisinage des fleuves, des rivières, des lagunes d'eau douce et des étangs, se nourrissant de plantes, de fleurs et de grains.

Production de la maison G. MAZO,
33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

Les paris bizarres

Il y a des gens qui sont précieux pour les journalistes en mal de copie. On pourrait leur décerner un brevet de satisfaction au même titre que le serpent de mer, le monstre du Loch Ness, etc.

Ce sont les amateurs d'exploits sensationnels. Nous en avons déjà souvent parlé, mais leur imagination semble inépuisable.

Un Australien âgé de quarante-quatre ans, vient de gagner l'un de ces paris que l'on peut qualifier pour le moins d'originaux.

Il s'agissait de relier Melbourne à Sydney en vingt et un jours sur un petit tricycle d'enfant.

L'engin était du modèle que l'on trouve communément dans le commerce, haut de 2 pieds. La direction seule de la selle avait été modifiée.

Une fois l'étape commencée, notre homme n'avait plus le droit de poser le pied à terre.

La distance à parcourir était environ de 600 milles, et l'Australien la parcourut en dix jours, ce qui constitue un exploit vraiment remarquable.

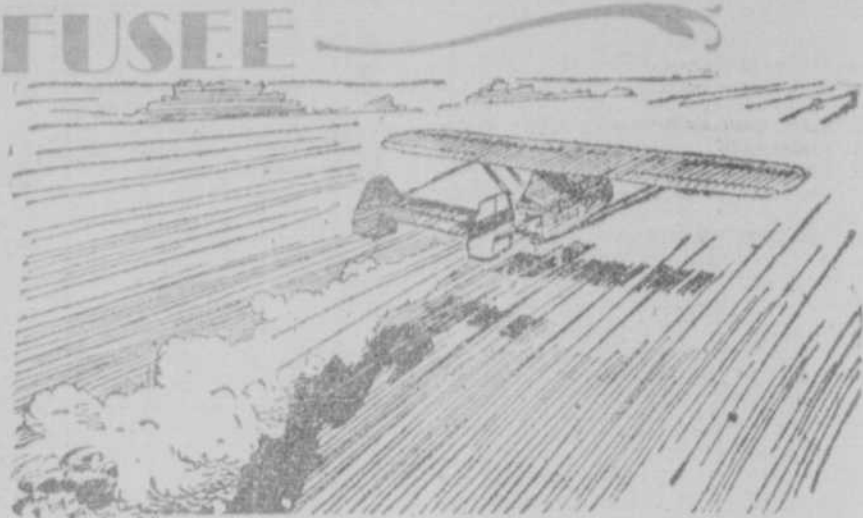
Sa performance lui a rapporté la coquette somme de 122 livres (\$600.).

Après tout, il existe des métiers plus pénibles et moins rétribués.

Grains de SCIENCE

UN AVION-FUSEE

a volé en 1929



Parmi tous les projets d'avions de l'avenir, il est des chercheurs qui ne croient plus à l'efficacité de l'hélice.

L'hélice, cependant, a été la base de l'aviation et a fait le succès du plus lourd que l'air. Il n'existe aucun appareil dont la mise en mouvement ne soit conditionnée à l'emploi d'une hélice.

Des constructeurs spécialisés ont perfectionné tout dernièrement la "Sainte Hélice", comme disait Nardard à l'époque des ballons. L'hélice est devenue mieux adaptée aux besoins de l'avions. On lui a donné un pas variable, un pas nul, un pas réversible même, pour freiner les "piqués".

Eh bien, il se pourrait que l'hélice ne soit pas le propulseur de l'avenir.

Quoi alors? La turbine? La fusée? Oui, la fusée, la fusée qui, sous la forme très simple de jouet ou d'artifice, monte déjà si rapidement dans le ciel.

Par quel miracle? Par la réaction de ses gaz d'échappement sur l'air, tout simplement.

Pourquoi n'a-t-on donc jamais songé à l'utiliser pour la propulsion de véhicules terrestres ou aériens?

A cause de grandes difficultés d'adaptation.

Malgré tout, plusieurs ingénieurs ont essayé des automobiles, des motocyclettes et des traîneaux à fusées.

L'Allemand Fritz Von Opel a effectué, en 1929, un vol de près de deux milles sur un avion d'expérience, mû par des fusées.

Donc la chose est possible.

L'appareil utilisé ressemblait fort à un planeur-école caréné. C'était un monoplan à aile surélevée, boulonnée de part et d'autre de la cellule par une paire de mâts parallèles.

Une courte nacelle avec poste de pilotage, découvert à l'avant, était terminée à l'arrière par un compartiment contenant les fusées.

Les fusées, au nombre de 16, rangées en 4 rangs de quatre superposés, s'escadraient dans un panneau vertical et possédaient chacune un dispositif d'allumage. En somme, la nacelle ressemblait à un fuseau profilé dont on aurait coupé la pointe arrière.

Comme la déflagration et l'échappement des fusées auraient pu détériorer les empenages, ces derniers avaient été surélevés.

C'était une double gouverne et dérive verticale, et un plan fixe et gouvernail de profondeur central, supportés par une paire de poutres en V venant s'attacher aux ailes et à la nacelle.

Le train d'atterrissage était un simple patin, erreur qui a coûté la perte de l'appareil à la suite d'un

contact un peu rude avec le sol.

Pour éviter une secousse trop brusque au démarrage et ménager les éléments propulseurs obligatoirement en nombre limité dans cette petite carlingue, on avait construit un rail de lancement avec sandow-catapulte. Ce rail 90 pieds de long.

Le courageux pilote prit place à son poste, et hop!

Catapulte... décollage en 65 pieds, contact, feu! Un premier rang de fusées explosa au milieu d'une épaisse fumée qui trace le passage du planeur maintenant lancé à 60 milles-heure.

Poursuivant son vol à une vingtaine de pieds de hauteur le pilote déclencha les autres rangs. Grande impression et beaucoup de bruit pour peu de chose. La vitesse de 75 milles-heure est atteinte, mais le combustible est épuisé et il faut se poser... de la façon que vous savez!

Ce n'est qu'un essai. Le 30 septembre 1929, 75 milles-heure, ont été parcourus en 45 secondes, avec cause à l'arrivée, mais souvenez-vous des débuts du moteur à explosion, et méditez.

L'HYDROGENE comme combustible dans les moteurs

EMPLOI de l'hydrogène comme combustible a été limité, jusqu'à présent, à l'éclairage et à la soudure oxy-hydrigènes. Cela tient à plusieurs causes: d'abord, la préparation de l'hydrogène est dispendieuse; ensuite, on doit enfermer ce gaz sous forte compression dans des tubes d'acier. Pour des applications peu étendues, ces inconvénients sont supportables. Mais ils paraissent incompatibles avec l'alimentation des moteurs, en remplacement de l'essence de pétrole.

La Science et la Vie étudie cependant l'emploi de l'hydrogène à cet usage. Elle montre d'abord une difficulté d'application: la vitesse d'inflammation de l'hydrogène est de 2.400 mètres par seconde, tandis qu'elle ne dépasse pas 10 mètres pour l'air carburé habituel. On aurait donc une détonation particulièrement brutale. Mais il semble qu'on ait trouvé en Allemagne une solution à cette difficulté, car on y a construit un moteur à hydrogène d'une centaine de chevaux, qui a été essayé avec succès sur les chemins de fer allemands.

Si cette réussite est confirmée, il sera peut-être possible, dans un avenir plus ou moins proche, de munir les sous-marins de moteurs à hydrogène. Notre confrère admet qu'en plongée on décomposerait l'eau, au moyen du courant électrique, en hydrogène et oxygène qui, recombinés dans le moteur, fourniraient l'énergie nécessaire en ne donnant comme gaz d'échappement que de la vapeur d'eau. Donc, pas de gaz nuisibles pour l'équipage. En surface, le moteur fonctionnerait au mazout et rechargerait les accumulateurs fournissant le courant nécessaire à l'électrolyse de l'eau.

A terre, on utiliserait l'énergie des chutes d'eau pour avoir le courant électrique voulu. Et même, si cela n'était pas suffisant, la Science et la Vie rappelle l'opinion hardie exprimée par un savant anglais: construire des centrales mues par la force du vent pour obtenir l'électricité gratuite grâce à laquelle hydrogène et oxygène seront séparés à bon compte. De fait, ce n'est peut-être pas demain.

Mais il faudra bien que nos arrière-neveux "se débrouillent" quand nous aurons achevé de brûler les réserves de houille et de pétrole que renferme encore notre globe.

Voici quelques détails sur la réalisation du moteur à hydrogène.

Sur les automobiles, les locomotives, etc., le gaz est emmagasiné dans des tubes à la pression de 200 atmosphères. Pour le distribuer aux cylindres du moteur, il faut disposer d'une soupape spéciale réservée à l'hydrogène, l'autre soupape d'admission servant à l'air comburant. Le réglage de la puissance du moteur se réalise par la modification du rapport air-hydrogène. On peut également suralimenter le moteur, puisque le combustible est ici à 200 atmosphères et qu'il dispose d'une soupape spéciale. On l'admet à la fin seulement du temps de compression, comme cela se passe dans un moteur à combustion; la compression, qui ne dépasse pas un taux de 6 pour un moteur d'automobile ordinaire, peut ici être portée à 12. L'inflammation du mélange carburant est instantanée, l'huile de graissage ne brûle pas, et on réalise de ce côté une forte économie de lubrifiants.

Pour les automobiles, l'emploi de l'hydrogène oblige à emporter un poids élevé de tubes d'acier: aussi se sert-on d'air ordinaire comme comburant. Pour des cas spéciaux — torpilles dirigeables, sous-marins — il est avantageux de substituer à l'air de l'oxygène pur, également enfermé dans un tube d'acier. En effet, le produit de la combustion est dans ce cas de la vapeur d'eau, facile à condenser; tandis que si on utilise l'air, l'azote se retrouve après l'explosion, sous forme gazeuse, c'est-à-dire produisant des bulles d'air dans l'eau. Aussi nous avons vu plus haut que les Allemands construiraient des sous-marins munis d'un moteur unique aménagé pour pouvoir brûler deux sortes de combustibles.

C'est que, en effet, le même moteur peut fonctionner soit avec un mélange de deux volumes d'hydrogène pour un volume d'oxygène, soit avec des huiles lourdes aux-

quelles on ajoute un peu d'hydrogène. La présence de ce gaz dans l'huile lourde réduite en gouttelettes extrêmement fines a pour rôle d'accélérer l'inflammation. On peut aussi brûler des combustibles lourds dans des moteurs à explosion de régime rapide, sans qu'il y ait de difficulté de fonctionnement. L'adjonction d'une faible quantité d'hydrogène à l'essence des moteurs ordinaires assurerait une combustion parfaite et la suppression de tout oxyde de carbone dans les gaz d'échappement.

On voit que la question du moteur à hydrogène mérite la peine d'être étudiée.

L'optométriste

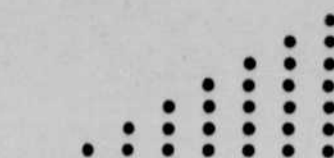
Il est concédé par tous que l'optométriste est un spécialiste dans l'examen de la vue et la correction des erreurs de réfraction.

Ses devoirs professionnels consistent dans la recherche, par un examen approfondi de l'œil, des cas pathologiques, — des défauts de vision, — des déséquilibres pouvant exister entre la convergence et l'accommodation; et lorsque cet examen est terminé il prescrit soit les verres nécessaires à la correction visuelle, soit des exercices orthoptiques pour les insuffisances musculaires, ou encore soit qu'il collabore avec l'ophtalmologiste dans les cas pathologiques réels ou soupçonnés.

Son travail se concentre donc autour de la réfraction. Pour le faire l'optométriste est muni de nombreux instruments scientifiques mis à sa disposition par les plus grands laboratoires d'optique au monde. Le public peut le consulter avec assurance.

Pour terminer, citons les paroles que Sir Georges Berry (ophtalmologiste de Sa Majesté le Roi) disait il y a quelques temps "Quatre-vingt quinze pour cent des affections de l'œil sont des déficiences oculaires. L'optométriste est parfaitement compétent pour entreprendre la correction de ces défauts, et c'est la logique même que de le consulter lorsque l'on a besoin d'un examen de vue.

493.—MOTS EN TRIANGLE



1. Commun au pays et à la patrie.
2. Impératif.
3. Département.

4. D'une sauce romaine.
5. Petit serpent venimeux.
6. Le protocole oblige à le rendre.
7. Remède universel.

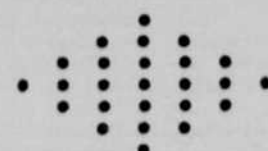
494.—MOTS PALINDROME

Sur trois pieds, je suis un département.
Ou, si l'on me renverse,
Je dis ce que fit, à son jugement.
L'accusé d'âme perverse.

495.—CHARADE

Bâtiment familial,
Mon premier,
A qui prend le train.
Produit du blé fécond
Mon second,
Résidu du grain.
Serveur de métier,
Mon entier.

496.—MOTS EN LOSANGE



1. Double en même.
2. Conjonction de coordination.
3. Tortue de mer.
4. Certains amateurs les préfèrent aux natures mortes.
5. Servent à diriger.
6. Possessif.
7. Phonétiquement: crochet.

497.—MEIATAGRAMME

Froide ou chaude suivant le temps
Je peux, si vous changez ma tête.
Distinguer l'homme de la bête
Ou protéger de la pluie et du vent.

498.—QUELQUES QUESTIONS

1. Combien d'étages ont les gratte-ciel américains?
2. Quelle est la superficie des carrières souterraines de Paris?
3. En quelle année du calendrier républicain sommes-nous.
4. Quelle est la profondeur maxima des mers secondaires?
5. De quand date le papier buvard?
6. Quand le tam-tam fut-il introduit à l'orchestre de l'opéra de Paris?

SOLUTION

des problèmes proposés
le 4 septembre 1938

487.—MOTS EN RECTANGLE

O P I M E S
R A T I N E
A R E N E R
L I M E E S

488.—FORCE CENTRIFUGE

C'est évidemment l'ingénieur qui a raison. Au passage du train, le pont s'incurve légèrement et l'arc formé a son centre dans les airs.
Dans ces conditions, la force centrifuge s'ajoute au poids du train. Cette force étant proportionnelle au carré de la vitesse peut devenir très dangereuse si le train ne ralentit pas.

489.—MOTS EN PARALLELOGRAMME

N A T U R E
N A S A L E
M E D A R D
S E M E U R

490.—DEMOLITIONS

La température du métal s'est élevée. Le travail de la chute égale: $500 \times 60 = 30.000$ kilogrammètres, ce qui équivaut à 70,2 calories. Et la température, $70,2$

$500 \times 0,11 = 55$ environ. (La chaleur spécifique du fer étant 0,11 et l'équivalent mécanique de la chaleur, 427 kilogrammètres.)

On voit donc que l'élévation de la température n'est pas bien forte.

491.—LES DEUX TACOTS

Piqué roulait à la vitesse initiale V sur 70 km, que Dingo devait parcourir à la vitesse V sur 2, ce qui a déterminé pour lui un retard de 2 heures. Il faut donc 2 heures pour parcourir 70 km. à la vitesse V sur 2; la vitesse V est donc 70 km. à l'heure.

La longueur du chemin est déterminée par l'étude du parcours de l'un des deux, par exemple Dingo.

$$2 \times 70 + 4 \times 35 = 280 \text{ km.}$$

492.—QUELQUES QUESTIONS (Réponses).

1.—La France produit du blé de façon assez irrégulière. Cependant, on peut observer des fluctuations générales dans la récolte, et admettre le chiffre moyen de 75 millions de quintaux par an. Il est intéressant de noter les chiffres suivants, qui montrent bien la courbe de notre production:

De 1820 à 1830: récolte moyenne de 43 millions de quintaux.

De 1901 à 1910: récolte moyenne de 89 millions de quintaux.

Mais à partir de cette date, le progrès a été remplacé par la baisse:

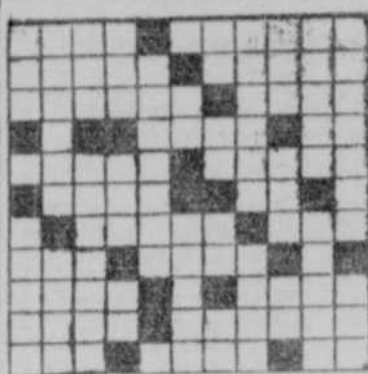
De 1921 à 1930: récolte moyenne de 76 millions de quintaux.

En 1936, la France a récolté exactement 75 millions de quintaux de blé, se plaçant ainsi au 6e rang de la production mondiale.

2.—Le lampyre, qui éteint ou allume son éclairage à volonté, est très utile, car sa larve détruit un grand nombre de limaces et de colimaçons.

3.—Certains disent que le "nepenthes" d'Homère était le café. D'autres affirment que l'épouse de Nabal offrit cinq mesures de café aux guerriers accompagnant David; mais ces opinions ne sont guère fondées.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1445 un derviche des environs de Mecca (Arabie) découvrit la mer-



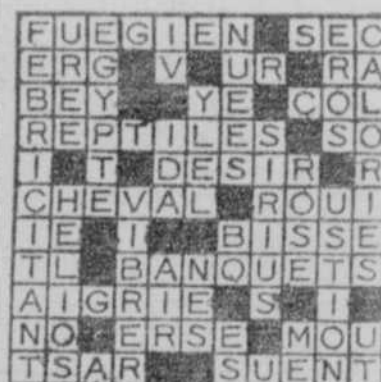
HORIZONTALEMENT

1.—Homme à la voix forte. — Extrémité de certains objets. — 2.—Artère qui est le siège d'une circulation très active. — Edit du tsar. — 3.—La moitié d'un violon. — 4.—A tout avantage à avoir une bonne police. — 5.—Note. — Petite lie. — En août. — 6.—Démonstratif. — 7.—Voyelle. — Deux consonnes. — Signifie "ordonner" traduit en langage policier. — 8.—Peut engendrer des accidents de circulation. — 9.—Nécessaire pour entrer au poste. — Juge d'Israël. — Pronom. — 10.—Pièce de monnaie. — Après la secousse. — 11.—Inversé: animal de basse-cour. — Toutes les voyelles sauf les deux extrêmes. — 12.—Bête de somme. — Est utilisé par la roussie.

VERTICALEMENT

1.—Chef de police de Napoléon Ier. — Conduisit. — 2.—Mesure. — Résultat d'une filature. — 3.—Archer redoutable mais non redouté. — Aurait donné du fil à retordre aux géologues de M. Langeron. — 4.—En pente. — Dans la bénédiction papale. — 5.—On souhaite y être mis le plus tard possible. — Homme énergique. — 6.—Phonétiquement: accueillent parfois les orateurs. — Figure en bonne place dans le Who's who de Londres. — 7.—Chemin qui est sans pitié. — 8.—Citadelle. — 9.—Avec elle tout marche à la baguette. — 10.—Contrat. — Mouche. — 11.—Etendue. — De bas en haut: ville française. — 12.—La fin de la police. — Traqué par les chasseurs. — Du verbe être.

Solution du No 87



veilleuse boisson.

4.—Les pygmées ne sont pas vraiment des nains. — Cependant, cette peuplade africaine est la plus petite du globe, car la moyenne de la taille des pygmées n'atteint pas 5 pieds.

5.—L'année 1938 est la 1356e année de l'hégire ou ère musulmane.

6.—La Tour Eiffel, avec ses 1.000 pieds est battue depuis peu de temps par un immeuble américain: l'Empire State Building, qui, avec sa tourelle, mesure 1160 pieds de haut.

Une visite au Nouveau-Brunswick

(Suite de la première page)

donnerons que quelques notes brèves, réservant certains détails lorsque nous présenterons certaines régions de cette belle province, voisine de la nôtre.

Le Nouveau-Brunswick est une province dont la composition ethnique est, en de nombreuses régions à demi anglaise et à demi française, l'élément acadien grandit chaque jour et on peut dire qu'il y est le plus fort, le plus compact, le plus prospère, du moins en plusieurs parties de la province. Les grands cours d'eau qui la sillonnent, caractérisant la mâle physionomie du Nouveau-Brunswick, semblent avoir été créés à souhait pour le commerce du bois, le progrès de la colonisation et ils font les délices des pêcheurs, des aventuriers, des flâneurs, des amateurs de pittoresque. Naguère les Micmacs ou leurs ennemis les remontaient, ou s'abandonnaient à leur élan, corps bronzés, immobiles, dans une attitude sculpturale, visages teints, durcis, par des pensées de guerre ou simplement empreints de l'heureuse nonchalance du nomade.

Des forêts épaisses à l'intérieur, une absence de montagnes, ce singulier réseau de fleuves et de rivières, un sol fécond enrichi par la mer en certains endroits, tel est l'aspect du Nouveau-Brunswick.

Le Nouveau-Brunswick a été ainsi dénommé, en raison de l'alliance de la princesse Augusta, sœur de Georges III avec Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick. A partir de 1713, les territoires actuels de la Province demeurèrent, au dehors du traité d'Utrecht; au sentiment de la Couronne britannique, ils faisaient partie de la Nouvelle-

Ecosse. Le litige dura jusqu'au traité de Paris (1763). En 1755, environ 3.000 Acadiens occupaient les régions du fleuve Saint-Jean à la baie des Chaleurs. Le 16 septembre, 1758, le brigadier Monckton débarqua environ 2.000 volontaires américains à l'embouchure du fleuve Saint-Jean; aussitôt, prise du fort français, érection sur la rive droite du fort FREDERICK, pillage des magasins, des habitations et incendie des fermes, jusqu'à 25 milles en amont, et sur le Petitcodiac. Désormais, le sol est libre pour la colonisation protestante, sous le canon du fort.

En 1783, les pays compte environ 2.500 habitants de langue anglaise et 1.500 Acadiens. En 1764, le Nouveau-Brunswick fut séparé de la Nouvelle-Ecosse. Le premier gouverneur fut Thomas Carleton, frère de lord Dorchester. Il établit sa résidence, en avril 1785, à Sainte-Anne, qu'il baptisa du nom de Fredericton, en l'honneur du duc d'York et d'Albany. Le 3 janvier 1786 eut lieu à Saint-Jean, la réunion de la première Chambre. La seconde législature se réunit en 1793, la troisième en 1795, la dernière en 1798.

Le 1er juillet 1867, la Province adhéra à la Confédération; elle mesure une superficie actuelle de 27.985 milles carrés. Sa population est de 440.000; elle était de 280.000 en 1867. — La population acadienne est d'environ 150.000 âmes.

La Législature provinciale se compose de 48 députés, dont neuf sont de langue française. Le lieutenant gouverneur, le 18e est l'hon M. McLaren, tandis que l'hon A. Dysart, libéral et catholique, est premier ministre (le 20e). L'élément acadien est représenté dans le cabinet par l'hon. Clovis Richard. Secrétaire et Trésorier provincial.



LEÇON DE DESSIN

Pour les jeunes.

Faites d'abord un cercle, ajoutez ensuite quelques lignes et en peu de temps le dessin sera terminé.

LES LIBERTÉS

LA SEMAINE SOCIALE DE ROUEN

dans la vie sociale

CINQUIEME LECON : —

La part d'immuable et de variable dans le régime des libertés.

LE R. P. Decqueyrat, de l'Action populaire, donna la cinquième leçon. Après avoir étudié les relations entre autorité et liberté et exposé le point de vue du libéralisme, du personnelisme et du totalitarisme, l'orateur ayant établi que le message apporté au monde par le Christ concernait avant tout la personne humaine, montra que la notion même de personne suppose quelques libertés.

Exposer quelles sont les exigences de ce message par rapport à la liberté, tel est le but du conférencier.

Ce message du Sauveur exige un minimum nécessaire de libertés qu'il faudra rechercher dans les Sociétés principales où est appelée à vivre la personne : la vie individuelle, familiale, politique et religieuse.

L'homme, en effet, souligne le P. Desqueyrat, n'est pas une chose, dit le message du Christ ; il est à base de respect ; la liberté humaine nous interdit d'en faire un esclave. Quelle que soit sa situation, son degré d'élévation morale, la personne humaine reste et doit rester libre. Ce même caractère se retrouve dans sa vie de famille où, pour être réel, le contact mutuel liant pour la vie les deux époux exige d'être passé en pleine liberté comme les conjoints sont libres d'avoir des enfants et de les élever. Aucune puissance humaine, pas même l'Etat, ne peut supprimer ou contraindre ce droit. D'ailleurs, la source des droits et des libertés ne se trouve pas dans l'Etat, la personne lui étant antérieure et supérieure. Il s'ensuit que l'Etat n'est pas tout-puissant, devant lequel devraient se courber tous les fronts dans un geste adorateur. Le prince, qui personnifie le pouvoir, est, selon l'admirable formule de saint Paul, le ministre de Dieu pour le bien.

La vie religieuse elle-même est un éclatant témoignage de la liberté puisque l'Eglise a toujours maintenu que l'acte de foi est un acte libre ; rien ne doit entraver la marche de l'incroyant vers la lumière divine.

Et qu'on ne vienne pas nous jeter à la face l'objection que ces libertés ont subi à travers les âges des variations fort diverses. Celles-ci, déclare le P.

Desqueyrat, sont légitimes et nécessaires, jamais l'Eglise ne les a blâmées. Bien plus, forte de son expérience et des lumières d'en haut, elle les justifie par les exigences progressives de la personne et les exigences variables du bien commun. Un simple regard jeté autour de nous suffit pour voir le bien-fondé de cette attitude : l'enfant et le jeune homme n'ont pas droit aux mêmes libertés ; la liberté dans la vie sociale sera en rapport avec le degré plus ou moins grand de la civilisation des peuples.

Par ailleurs, lorsque le bien commun l'exige, les individus devront accepter de perdre quelques libertés, si légitimes soient-elles.

De ce très bel exposé le R. P. Desqueyrat va maintenant tirer la conclusion principale : l'obligation pour tout homme de développer sa personnalité, d'aider les autres à développer la leur.

Cela suppose que l'homme, soucieux de parachever la perfection de sa liberté, usera de sa liberté de penser, liberté de vivre socialement et politiquement en conformité avec sa foi : cela suppose qu'il développera ses libertés pour se libérer de ce qui l'enchaîne au sol et l'empêche de monter : le mal, l'ignorance et l'erreur.

A ce grand oeuvre doit collaborer, bien qu'à un titre moindre que la liberté, l'autorité. Mais l'autorité telle que l'entend la doctrine de l'Eglise n'est pas un instrument destiné à assurer le triomphe de la race ou d'une classe sociale dans la nation ; l'autorité est avant tout au service de la personne humaine. Malgré le rôle de l'Etat qui prend des proportions de plus en plus vastes, il importe, pour sauvegarder la liberté et la dignité de la personne, de donner à la famille, à la profession et au Syndicat, tout ce à quoi ils ont droit. C'est ce que n'a jamais cessé de prôner l'Eglise par la parole et les écrits de ses Papes.

EN GARE

Le voyageur. — C'est insupportable. A quoi servent vos horaires, si vos trains sont toujours en retard ?

Le chef de gare, flegmatiquement. — Mais Monsieur, veuillez considérer que nous avons des salles d'attente. A quoi serviraient-elles si nos trains étaient toujours à l'heure ?

SIXIEME LECON

Comment la doctrine et la vie sur-naturelle de l'Eglise créent un climat favorable à l'exercice ordonné des libertés dans la vie sociale.

LE R. P. Chenu, régent des études au Saulchoir, apporta, après le philosophe et sociologue, le témoignage et la doctrine du théologien sur ce thème commun : "Les libertés dans la vie sociale."

Le théologien a eu beau jeu, en 1938, pour rendre ce témoignage : au milieu d'un monde inquiet et secoué, l'Eglise paraît, dans son Chef et dans ses masses, comme le plus inviolable rempart de la liberté contre les pressions spirituelles et matérielles d'un monde livré à la violence.

Le R. P. Chenu n'observe pas seulement les faits, il en rend raison par les ressources — en doctrine et en vie — de l'âme chrétienne. Le théologien a ainsi une plus profonde intelligibilité de ces faits s'il en atteint les ressorts secrets, non plus seulement comme le philosophe, dans la nature de l'homme, mais dans sa destinée religieuse et sa vocation surnaturelle.

Le théologien reprend les éléments démontrés par le philosophe. La liberté et les libertés, le théologien les voit en perspectives nouvelles. Le R. P. Chenu va nous montrer quels sont les éléments de ce nouveau climat où les libertés humaines trouvent certitude et réconfort par la liberté chrétienne, la "liberté des enfants de Dieu".

Et d'abord, les libertés spirituelles du chrétien. Ce par quoi l'homme est libre, nous dit le philosophe, c'est que esprit et donc personne, il est achevé, il subsiste dans la suprême intériorité de l'esprit à lui-même, il a la maîtrise de soi, n'étant bloqué par aucune référence à l'Absolu ; mais cette référence à l'Absolu est précisément ce par quoi il est indépendant de tout le reste, capable dès lors de se déterminer librement dans le choix de tout le reste. Or, voici que cette référence à l'Absolu se réalise, prend corps d'une connaissance expresse de Dieu avec qui le chrétien entre en communion. S'il est vrai que la liberté trouve sa source et sa densité dans l'esprit, voici que le chrétien est magnifiquement libre, puisque en son esprit habite l'esprit par excellence, le Saint-Esprit.

Si l'homme est libre parce qu'il est en son Absolu capable de Dieu, voici consacrée sa liberté par la venue de Dieu.

Mais la réalisation de cette capacité de Dieu ne se fait pas en série, sur prototype. C'est par une relation de personne à personne, par cet acte inouï que le chrétien appelle une vocation. Nous sommes des "appelés", des élus, chacun à son heure de cet acte d'un amour qu'est la vocation, acte personnel par excellence et donc éminemment oeuvre de liberté.

La fidélité du chrétien fonde son invincible liberté. D'où l'attitude de cet "appelé" en face de l'autorité politique et de toute autorité. Dans sa perspective et ses cratères nouveaux, il voit, juge, aime, applique les actes de cette autorité, non selon leur immédiate teneur humaine, mais comme une émanation et une participation à la loi divine. D'où ce complexe de révérence et d'indépendance de l'obéissance du chrétien à l'encontre de tout conformisme et hors de passion partisane. Et le R. P. Chenu de faire un magnifique commentaire de la parole de saint Paul : *Ubi spiritus Domini ibi libertas*.

Car toute liberté a un aspect personnel et un aspect social. De même que la perfection humaine trouve et ne peut trouver sa perfection que par et dans la vie sociale, de même le chrétien, dans le plan de sa destinée divine ne réalise sa perfection que dans la grâce du Christ, chef de la communauté fraternelle des fils de Dieu.

L'exigence communautaire des personnes se réalise dans le Corps mystique du Christ. Le chrétien ne se sanctifie pas par une évasion mystique hors du social, car la liberté spirituelle n'est pas l'effet d'une évasion mais bien une insertion plus profonde dans la communauté du corps du Christ.

L'Action catholique, conclut le P. Chenu, est un élément essentiel de la vie du chrétien. Il faut donner tout leur sens aux réalisations sociales de l'Evangile. Le chrétien doit travailler à l'extension de la chrétienté. Il sait que dans le Christ, cet engagement communautaire est un moyen de perfection pour sa liberté spirituelle, que le service du bien commun est un moyen de perfection pour la liberté humaine. La liberté sociale trouve là son plus favorable climat.

SEPTIEME LECON

Liberté des Etats et bien commun international

LA septième leçon a été donnée par M. Louis Le Fur. Avec cette leçon commence la série des applications dont la Semaine sociale de Rouen se propose de poursuivre l'étude jusqu'à la fin de la session.

L'éminent professeur de la faculté de Droit de l'Université de Paris envisage ici, avec sa particulière compétence, la transposition sur un plan agrandi de ce qu'on peut appeler le problème humain. Seulement, il s'agit non plus des rapports des hommes et de la société civile, mais des rapports de cette même société civile déchue de sa primauté avec la société universelle des Etats. Il importe donc d'avoir une notion exacte de l'Etat et de la société internationale dont il s'agit de connaître les besoins et aspirations fondamentales.

L'Etat est une personne collective composée d'hommes, donc tenue de respecter la loi morale qui s'impose aux éléments dont il est formé. Il ne saurait par conséquent être question d'une souveraineté absolue de l'Etat. La souveraineté de l'Etat, qui est sa liberté à lui, consiste, comme pour l'homme, dans la possession des droits qui lui sont nécessaires pour accomplir son devoir et accomplir convenablement les obligations qui lui incombent.

Du jour où l'Etat entre en relations avec d'autres Etats, il est lié non seulement par la loi morale, mais aussi par le droit. Et le droit comporte une certaine part d'égalité devant la loi, égalité des citoyens dans l'Etat et de l'Etat dans la société internationale. Cette égalité, dont le fondement est dans la liberté de l'homme et dans la souveraineté de l'Etat, vient en même temps la limiter, puisque liberté ou souveraineté absolue seraient l'écrasement du faible par le fort.

Le bien commun international ne consiste pas seulement dans le bien d'ordre matériel, mais aussi et avant tout dans la justice. Cette justice ne peut être conçue par chaque homme que subjectivement ; elle n'en constitue pas moins une autorité objective, puisqu'elle est la même pour tous ceux qui se trouvent dans une situation semblable et qu'elle correspond à un ordre général voulu par Dieu.

Comme elle n'est pas destinée à rester à l'état d'abstraction, il lui faut les organes nécessaires pour qu'elle puisse s'exercer.

C'est ici que peut surgir le grand conflit entre le droit ou les prétentions de la communauté internationale et ceux de l'Etat ; va-t-il y avoir opposition ou concordance entre le bien commun international et la liberté de l'Etat ?

Cette opposition est fatale dans le cas de l'Etat totalitaire qui ne veut rien connaître en dehors de lui. C'est alors la négation du droit international, et les faits nous montrent que c'est bien à cela, en effet, qu'aboutissent les régimes fasciste, national-socialiste, communiste.

Cette opposition est non moins fatale si, appliquant jusqu'au bout le principe que c'est la société qui est la véritable personne et non ses membres, la société internationale s'érige en super-Etat au sens propre du mot, réclamant pour elle la souveraineté absolue autrefois revendiquée par l'Etat.

Ici M. Le Fur précise très nettement l'objet, les origines, le mécanisme, le fonctionnement de la S.D.N. M. Le Fur parle ensuite du droit international.

Le droit international positif est aujourd'hui "posé" par les Etats.

Quelles sont les institutions propres à le sauvegarder ? M. Le Fur l'indique dans sa quatrième partie. Une société juridiquement organisée comporte nécessairement des organes de décision et d'exécution. La règle première et essentielle de toute société organisée est la suppression pour ses membres du droit de se rendre justice à eux-mêmes, puisque aussi longtemps qu'une telle façon d'agir est tolérée cela indique que le régime du droit n'a pas encore réussi à se substituer à celui de la force.

Le droit positif a besoin d'avoir à son service une force publique. Cette force publique peut être réduite à un minimum là où l'opinion publique est assez forte pour assurer par elle-même le triomphe du droit. Malheureusement, tel n'est pas encore le cas dans la société internationale, et c'est ce qui fait la difficulté du problème de la sécurité collective. On se retrouve en fin de compte en présence de trilogie : arbitrage, sécurité, désarmement indiqué pour la première fois par Benoît XV en 1917 ; mais de cette trilogie il faut bien se garder d'intervenir les termes.

Tels sont les principes qui devront inspirer ce que Le Play appelait la constitution essentielle de l'humanité.

Il serait bon, constate M. Le Fur, en

vue de les faire adopter par l'opinion publique des divers pays, de les présenter sous forme d'une déclaration des grands principes du droit des gens qui s'imposeraient à tous les Etats.

Ni la paix ni le progrès social ne pourront jamais se réaliser automatiquement ; tous deux sont une création continue qui exige un effort constant.

Maintenant que les Etats sont en rapport constant sous forme d'une société, il est nécessaire, dans l'intérêt du bien commun international, de limiter cette liberté étatique qui s'appelle la souveraineté.

(Suite à la page 10)

Histoire de l'Eglise

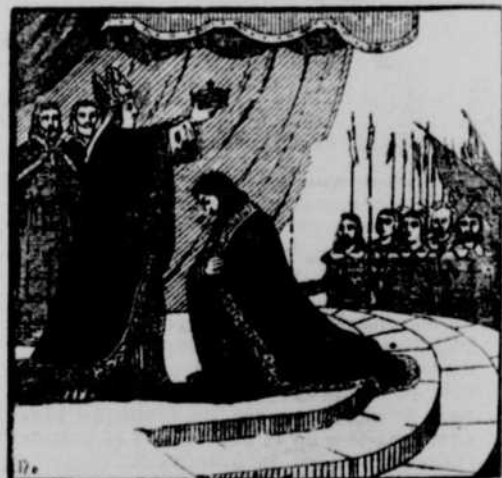
— VII —

LE MOYEN AGE



117. — LE ROI DE FRANCE ET LA PAPAUTE. EX-COMMUNICATION DE ROBERT LE PIEUX.

Robert le Pieux, fils et successeur de Hugues Capet, s'était laissé entraîner par un attachement excessif pour Berthe sa parente et l'avait épousée contrairement aux lois de l'Eglise. Grégoire V lui fit transmettre l'ordre de rompre cette union. Trop chrétien pour résister, Robert demanda un délai. Ce délai écoulé, Grégoire V, dans un concile à Rome, prononça l'excommunication contre le roi de France. Aussitôt que cette sentence fut publiée, les Français évitèrent tout commerce avec le monarque. Robert jusque là hésitant, comprit sa faute, se sépara de Berthe et répara le scandale donné par une pénitence sincère. Pour assurer l'avenir, il épousa Constance, fille du comte de Provence, et comme elle avait certains défauts, il les supporta avec une patience admirable dans un prince. Sa piété, ses mortifications et surtout sa charité émerveillèrent ses sujets. Rappelons ce trait caractéristique : à un repas où il avait donné l'ordre de laisser entrer les pauvres, un de ceux-ci détacha les lamelles d'or qui ornaient la frange de son manteau, la reine Constance ayant remarqué ce larcin s'emporta en injures : "Je ne suis pas déshonorée", répondit Robert. Cet or était sans doute plus nécessaire à ce pauvre qu'à moi." Les historiens, ennemis de l'Eglise, ont répété que le pape avait agi tyranniquement, et que le roi avait été d'une faiblesse dégradante. Et pourtant, pendant un règne de 35 ans, ce roi sut se faire aimer de ses sujets et les administrer sagement, tout en restant fidèle à l'Eglise.



118. — CONVERSION DES HONGROIS. COURONNEMENT DE S. ETIENNE.

Nous avons vu les Hongrois, ces redoutables enfants des Huns, porter la dévastation en Italie et en Germanie. Cependant la doctrine et la morale chrétiennes parvinrent à dompter la férocité et le paganisme de ces barbares. Dieu toucha le cœur de leur chef Géza, qui reçut le baptême avec toute sa famille. Son fils et successeur Etienne Ier se fit l'apôtre de son peuple. Ayant établi une paix solide avec tous ses voisins, il s'occupa activement de l'établissement du Christianisme dans ses Etats. Bientôt il eut la consolation d'en voir disparaître l'idolâtrie et d'y voir fleurir la discipline des moeurs et la stabilité de l'ordre social dans la justice chrétienne. Il couronna cette conversion en divisant ses Etats en douze évêchés avec pour métropole Strigonie sur le Danube, tandis que les églises se bâtissaient de toutes parts. Alors il envoya une députation à Rome sous la conduite d'un évêque, pour obtenir du Souverain Pontife la confirmation de tout ce qu'il avait fait. En même temps il demandait au chef de la chrétienté pour augmenter sa propre autorité de changer le titre de duc qu'avait porté ses prédécesseurs en celui de roi. Le pape Sylvestre II accorda tout ce qui lui avait été demandé ; il confirma l'érection des évêchés de Hongrie, offrit pour le roi Etienne une couronne précieuse et délégua l'archevêque de Strigonie pour le sacrer du roi, auquel il conféra le titre de roi apostolique. L'Eglise a canonisé S. Etienne, roi de Hongrie.

Production de la maison G. MAZO.
33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

Dimanche, 11 septembre 1938

QUÉBEC

SAINTE-AGNES

La rue Sainte-Agnès, dans le quartier Saint-Sauveur, va de la rue Carillon dans la direction de l'est.

La rue Sainte-Agnès fut ouverte sur les terrains des Ursulines, et sainte Agnès est une sainte chère aux Ursulines.

SAINTE-ANGELE

La rue Sainte-Angele conduit de la rue McMahon à la rue Sainte-Anne, à la haute ville.

Les Ursulines nommèrent cette rue ainsi en l'honneur d'une sainte de leur ordre, sainte Angele.

La Gazette de Québec du 13 octobre 1764 dit qu'une dame Larche a un emplacement à vendre à la haute-ville, sur la "rue Angélique". Il est évident qu'elle voulait parler de la rue Sainte-Angele.

SAINTE-ANNE

La rue Sainte-Anne part de la Terrasse Dufferin et conduit à la rue d'Auteuil.

La rue Sainte-Anne fut nommée ainsi en l'honneur d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII et mère de Louis XIV.

SAINTE-CATHERINE

La rue Sainte-Catherine fait communiquer la rue Saint-François avec la rue Saint-Vallier, dans le quartier Saint-Sauveur.

La rue Sainte-Catherine ouverte sur les terrains de l'Hôpital général n'aurait-elle pas été nommée ainsi en l'honneur de la Mère Sainte-Catherine, née Anastasie Lacasse, supérieure de cette communauté de 1855 à 1861 ? La Mère Sainte-Catherine décéda le 19 juin 1863.

SAINTE-CLAIRE

La rue Sainte-Claire conduit de la rue Saint-Réal à la rue Saint-Jean.

Il est permis de supposer que l'Hôtel-Dieu de Québec donna à cette rue, ouverte sur ses terrains, le nom de Sainte-Claire en l'honneur de la Mère de Sainte-Claire, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, de 1801 à 1807, puis de 1813 à 1817.

La Mère de Sainte-Claire, née Marie-Vénérable Melançon, décéda le 13 octobre 1817. Elle était acadienne de naissance.

SAINTE-CROIX (Avenue)

L'avenue Sainte-Croix se trouve près des terrains de l'Exposition, dans l'ancien comté d'Orsainville de l'intendant Talon. Le 10 mars 1696, Mgr Jean-Baptiste de la Croix de Saint-Vallier, évêque de Québec, achetait le comté d'Orsainville des héritiers de l'intendant Talon. Il est possible aussi qu'on ait voulu rappeler par cette appellation de Sainte-Croix l'ancien nom de la rivière Saint-Charles, qui coule tout près de là.

SAINTE-FAMILLE

La rue Sainte-Famille commence à la rue des Remparts et monte jusqu'à la rue de la Fabrique.

La rue Sainte-Famille tire son nom de son voisinage de l'église paroissiale et cathédrale de Québec dédiée à la Sainte-Famille.

Un procès-verbal d'alignement de François Genaple, commis du grand-voyer, du 20 août 1696, dit "pour une maison qu'il (J. Belleville) construit dans la nouvelle rue qui s'établit dans l'enclos du séminaire de Québec sous le nom de rue de la Sainte-Famille."

SAINTE-FOY (Chemin)

Le chemin Sainte-Foy commence à l'avenue de Salaberry, côté nord et à la rue Saint-Jean, no 637, et se prolonge dans la direction de l'ouest jusqu'à la paroisse de Sainte-Foy.

C'est la paroisse de Sainte-Foy qui a donné son nom au chemin Sainte-Foy.

SAINTE-GENEVIEVE (Avenue)

L'avenue Sainte-Genève va du Jardin du Gouverneur, qui touche la rue des Carrières, à la rue Sainte-Ursule.

M. de Montmagny, originaire de Paris, donna le nom de Sainte-Genève à cette avenue pour honorer la patronne de Paris.

SAINTE-GENEVIEVE (Côte)

La côte Sainte-Genève va de la côte d'Abraham à la rue Saint-Patrice, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste.

C'est Charles-Amable Berthelot d'Arigny qui nomma ainsi cette rue en l'honneur de sa femme, Geneviève Bazin.

SAINTE-HELENE

La rue Sainte-Hélène, dans le quartier Saint-Roch, va de la rue Laliberté à la rue Saint-Anselme.

Les uns veulent que cette rue ait été nommée ainsi en l'honneur de Jacques Lemoyne, sieur de Sainte-Hélène, héros canadien blessé mortellement au siège de Québec par Phipps en 1690; les autres prétendent qu'elle a pris son nom de la Mère Sainte-Hélène, supérieure de l'Hôtel-Dieu.

Cette rue portait à l'origine le nom de Saint-Gabriel. C'est le 7 avril 1876 que le conseil de ville changea le nom de Saint-Gabriel en celui de Sainte-Hélène.

SAINTE-MARGUERITE

La rue Sainte-Marguerite va de la rue Saint-Roch à la rue de la Couronne. Marguerite Le Gardeur de Saint-Pierre, épouse de Henry Hiché, qu'on peut presque appeler le fondateur de Saint-Roch, n'aurait-elle pas donné son prénom à cette rue.

RIONS, c'est l'heure

Dans un village de Corse, un voyageur distingué est en quête d'un gîte pour la nuit.

Il erre de longues heures en vain, et frappe successivement à toutes les portes d'auberges qu'il rencontre.

Aucune ne lui est hospitalière: point de place. Prêt à abandonner cette course infructueuse et résigné à dormir à la belle étoile, il tente une dernière démarche auprès d'une auberge située hors du village.

Par bonheur, cette fois, la porte lui est enfin ouverte: méfiant, l'aubergiste lui demande:

— Votre nom ?
— M. le Chaniveau de Clampmorieu du Giraudet.

— Oh ! je ne possède qu'une chambre... Alors, impossible de vous loger tous.

L'inspecteur vient de rendre visite au nouveau professeur de troisième du collège de X... La première impression est assez défavorable. Pas de maître, mais, en revanche, un beau chalet. L'inspecteur remarque immédiatement un énergumène qui gesticule; il paraît encore plus agité que les autres. Il le prend par les oreilles et le met brutalement au piquet avec défense de dire un mot, dans une pièce voisine; et il se met à rédiger un rapport furieux.

Cinq minutes passent. La porte s'ouvre sans bruit. Un potache blond et frisé apparaît et, timide, une voix implore:

— Pardon, monsieur l'inspecteur, voudriez-vous nous rendre notre professeur ?

Au cours d'une visite dans une institution de sourds-muets, je suis saisi de la vivacité d'expression de tous les pensionnaires. En me voyant, chacun, tour à tour, frappe une fois de la paume de la main le revers de l'autre. Cependant, l'un d'eux ne se contente pas de faire ce geste une fois, mais le répète. Le même, au moment où, ma visite terminée, je prends congé d'eux, tapote à nouveau plusieurs fois sa main tandis que les autres ne le font qu'une fois.

Intrigué j'interroge le directeur: — Mais c'est leur façon de vous saluer.

J'apprécie fort ce geste plus conforme à l'hygiène que le shake-hand coutumier.

— Mais à quoi dois-je le salut répété de celui-ci ?

— Oh ! c'est notre bégue, répond le directeur.



LE DORMEUR OBSTINÉ



Pour rire

LOGRES

L'ouvrier terrassier (ronchonneur). — C'est du beau, le progrès ! Si on n'avait pas inventé ces machines excavatrices à grand rendement, il y aurait du travail ici, pour mille ouvriers avec des pelles !

Le contre. — Oui. Et si on n'avait pas inventé les pelles, il y aurait du travail pour un million de terrassiers avec des petites cuillères !

SON Salaire.

Un jeune garçon de bureau, employé chez un grand avocat, recevait de fréquentes remontrances de son patron. Un jour, l'avocat entendit, échangée dans l'antichambre, la conversation suivante:

— Et toi, combien gagnes-tu par mois ?

A peu près cinq cents dollars par mois.

— Pas possible !

— Oui. Cinquante dollars en espèces et quatre cent cinquante en conseils juridiques et autres.

— (A SUIVRE) —

Production de la maison G. MAZO, 33 Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.

Dimanche, 11 septembre 1938

L'Action Catholique — Québec

— 7 —

VISITE à la mine d'or

par Virginie Dussault-Petosa

Il me fait plaisir de faire connaître à la population de notre province et d'ailleurs, cette nouvelle et intéressante industrie minière sise dans le canton Laverlochère, district de Témiscamingue, au centre d'une population agricole et qui, par ses derniers développements, promet beaucoup, et pour son découvreur, et pour toute la population environnante.

Après une randonnée à travers la campagne, si belle et si riche en ce mois d'août, nous arrivons par un chemin sinueux et rocailleux, sur l'établissement même. Là, nous sommes reçus par le découvreur et organisateur de la mine, M. Ambroise Bellehumeur qui nous accueille avec un sourire de cordiale bienvenue. Son affabilité est depuis longtemps reconnue, et après de franches poignées de mains, il se met à notre disposition pour nous énumérer en détails plus ou moins enthousiasmés, le récit de son entreprise qu'il dirige avec tact et honnêteté.

Aujourd'hui, après une persistance continue, après avoir essayé bien des troubles et des déboires, le succès est entre ses mains. Il continue les travaux de recherches, les excavations, à la poursuite du minerai jaune qui, comme dans les contes d'Ali-Baba, surgit de la roche comme par enchantement. Il nous conduit à son bureau et à notre étonnement nous fait voir un réceptacle en cristal rempli à pleine capacité de "nuggets d'or". N'est-ce pas de nature à impressionner, à émouvoir tous les visiteurs et les nombreux prospecteurs avides de s'emparer de la richesse dont notre région garde encore jalousement un peu de son mystère.

Mais ce qui avant tout rehausse la valeur de cette entreprise minière, qui rend justice à son découvreur et à son administrateur, qui prouve sa haute valeur morale, c'est que, à première vue, le beau Christ suspendu aux murs, à l'office, à la salle à manger, à la poudrière, ou ailleurs, est à juste titre le grand président, le bienfaiteur et le protecteur de la mine d'or Bellehumeur enregistrée; et je le répète : exclusivement catholique et canadienne-française. Il est encore à la louange et à l'honneur

Industrie minière
exclusivement
canadienne-française

de cette organisation de dire que les blasphémateurs, les ivrognes, les vendeurs de boissons et tous les scandaleux publics en sont impartialement bannis...

La propriété est sise dans le canton Laverlochère au Témiscamingue, environ six milles de Bearn et communique avec Lorrainville, Ville-Marie, par de bonnes routes gravellées ainsi que par la ligne du chemin de fer Pacifique Canadien dont le terminus est Angliers. L'étendue est de 600 acres, sa capitalisation de \$4,000,000. Le panorama est spacieux dans une chaîne de montagnes dont les sommets bleus et la verdure qui les tapissent offrent un fac-similé d'un décor laurentien. Toutes les bâtisses terminées ou actuellement construites, le sont d'après les règles strictes de l'hygiène et du confort.

À la cuisine, on vous sert des mets appétissants grâce à l'art culinaire raffiné de M. et Mme Légaré qui nous accueillent avec un sourire et un charme non moins exquis. Ainsi, après un copieux repas, nous visitâmes les principales tranchées sur la veine en decapage, les endroits les plus riches, les sites les plus beaux, les ouvriers à l'œuvre, etc., pour enfin terminer cette courte exploration par une conversation des plus intéressantes à l'ombre des sapins touffus.

À regret, il faut songer au départ, mais avant de terminer, je laisse la parole à M. Ambroise Bellehumeur. — Je suis installé à Bearn depuis cinquante ans; j'arrivai avec ma femme et ma petite famille comme pionnier, où je m'installai sur des lots à bois. Comme toutes les histoires de ce genre, les débuts furent pénibles et les sacri-

fices bien lourds. Mais j'avais une "femme".

Quiconque connaît madame Bellehumeur, sait le zèle infatigable de cette mère de famille qui, malgré les privations et la misère que comporte une colonie naissante, a toujours su encourager son mari, partager avec lui les durs sacrifices et les difficultés sans nombre.

Pour subvenir aux besoins de ma famille, je m'intéressai à la chasse, au commerce des fourrures.

Et dans son oeil intensément bleu, se reflète une âme d'artiste, qui s'est longtemps baignée de nuits étoilées, de paysages verts et violacés, de lacs transparents.

— C'est dans une de ces courses à travers les forêts du Témiscamingue que j'ai découvert et piqueté ces terrains miniers que vous voyez aujourd'hui en bonne voie de réussite.

Comme on peut le constater le succès est parfois lent à venir, mais à l'exemple de ce couple idéal, il faut avouer qu'il ne vient jamais trop tard quand on sait comme eux lutter et vaincre. Nous ne sommes pas que la jovialité de M. Bellehumeur est en bon rapport avec son nom; et avant le dernier "aurevoir", il ajoute :

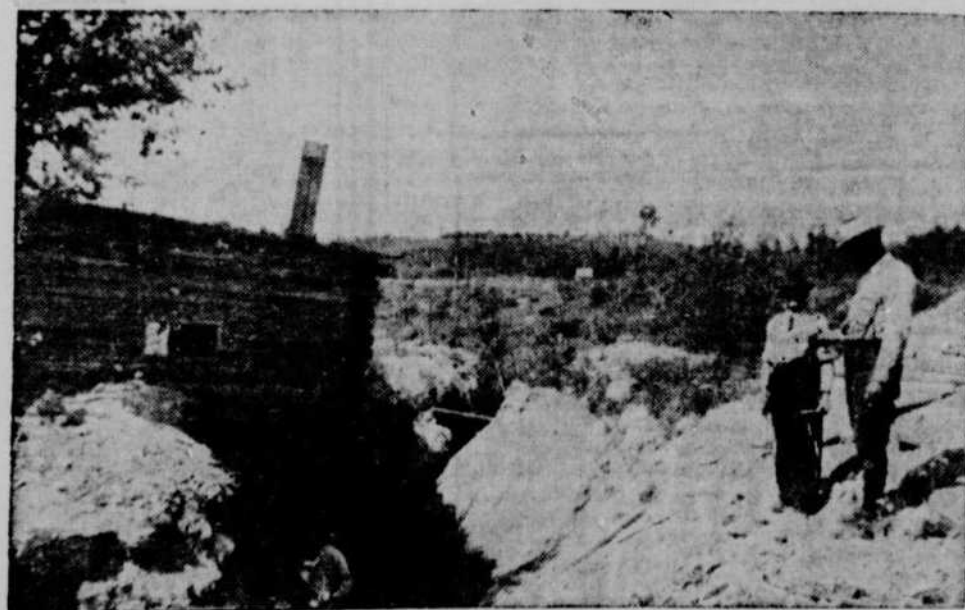
— J'ai une autre "mine d'or".
— Oui ! Oh ! ! !
— Infiniment plus précieuse que celle-ci.
— ! ! !
— C'est le coeur de mon épouse.
— Et, ma foi, il a raison.



M. Ambroise BELLEHUMEUR, l'heureux découvreur, expliquant à un visiteur la nature de la roche. — A noter, l'inscription au-dessus de la porte.



M. Ambroise BELLEHUMEUR, à l'ouvrage, explorant le riche minéral.



M. Ambroise BELLEHUMEUR et M. Angelo PETOSA regardant un endroit riche de la veine.



M. et Mme Ambroise BELLEHUMEUR, à leur résidence de Bearn, P.Q.

BELLEHUMEUR



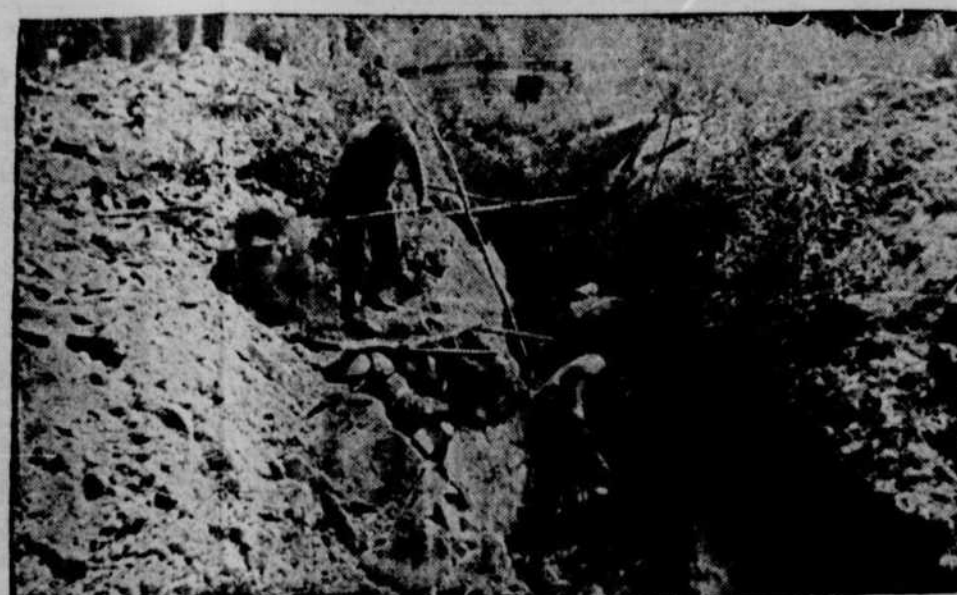
Groupe de mineurs et de visiteurs se prêtant, devant le bureau de la mine, aux exigences du photographe.



Vue d'une riche tranchée où se font encore des travaux d'exploitation.



Groupe de visiteurs et d'employés devant le bâtiment servant de salle à manger.



Vue d'une autre tranchée où le minéral jaune fut trouvé.

Dimanche, 11 septembre 1938

L'INONDATION



ARMÉ les différents fléaux contre lesquels nous avons à lutter ici-bas, il en est deux qui inspirent par-dessus tout la terreur, et dont l'apparition donne particulièrement lieu aux péripéties et aux sublimes dévouements : ce sont l'inondation et l'incendie ! Que ce soit l'eau ou le feu, l'ennemi à combattre se présente, en effet, si

inopinément, ses forces sont tellement disproportionnées aux nôtres, que la lutte demande une industrie merveilleuse et un courage surhumain. Il faut que l'intelligence supplée la vigueur, que la tenacité combatte la violence. Au premier abord, tout semble devoir céder; le fléau marche en vainqueur, roulant les hommes comme d'inertes débris dans ses ondes ou dans ses flammes; mais bientôt l'esprit reprend son empire sur la matière; l'être QUI PENSE surmonte la violence qui agit; la victime fuit ou surnage et se sauve comme Ajax, malgré les forces révoltées de la nature ! Aussi, dans ce désastre, l'animal est-il moins favorisé que l'homme; il l'emporte vainement en vigueur, en adresse; la suprême lumière que Dieu a mise en nous manque à ses instincts; tout entier à l'effroi, le plus souvent il voit venir la mort sans savoir l'éviter; il pousse des cris de détresse sans que ses pareils songent à le secourir; alors encore, c'est de l'homme seul qu'il peut attendre son salut. Au milieu du péril, l'homme entendra le cri de son humble ami; il s'oubliera un instant pour le secourir, et s'il ne peut l'arracher à la mort, son coeur trouvera un regret pour cette perte; car l'association de l'animal et de l'homme crée des liens d'affections, une sorte de solidarité qui relèvent bien plus du sentiment que du calcul. Ce que l'on regrette dans le muet compagnon avec lequel on a vécu, ce n'est pas seulement sa valeur, c'est son affection. Lorsque l'arrivée du roi des Perses força les Athéniens à abandonner leur ville, les chiens voulurent s'embarquer avec eux; repoussés des galères, ils remplirent la ville abandonnée de leurs hurlements, et les fugitifs qui venaient de perdre tous leurs biens, de dire adieu à leurs femmes et à leurs enfants, trouvèrent encore, dans leurs coeurs, une émotion pour cette douleur; les matelots restèrent un instant les rames levées, et les soldats se regardèrent en silence.

Cette chienne, emportée par les eaux sur la niche où son maître l'avait enchaînée, et qui flotte au gré des vagues avec ses petits, ne peut être indifférente à personne. On comprend son attitude désespérée et qui implore; on entend son hurlement plaintif; on s'occupe, malgré soi, de cette famille dont l'un des fils lutte encore contre le courant; on s'associe à la douleur de la mère, impuissante à secourir les siens et à se sauver elle-même.

Au reste, son danger a été aperçu, et, au milieu de la désolation générale, il a éveillé l'intérêt et la pitié. Là-bas, de ce village à demi noyé, une barque vient de partir; elle se dirige vers la famille naufragée; mais arrivera-t-elle à temps ! On l'aperçoit à peine, et déjà la niche qui sert de radeau à la mère et à ses petits, s'incline à demi submergée; déjà les planches vermoulues se séparent sous l'effort des eaux ! Que va-t-il arriver ? C'est ici la question d'Hamlet, question "de vivre ou de mourir" ! L'artiste nous a habilement laissés, entre la crainte et l'espérance, dans cette incertitude émue qui, malgré nous, retient l'esprit, agite le coeur et fixe le regard.

L'Action Catholique — Québec

dans l'île de DAVAO,

Par le R. P.
Conrad COTE.
p.m.e.

AUX PHILIPPINES

(SUITE)

La jungle mystérieuse

Mon "petit blanc" marche d'un pas guerrier, scandant chaque roulement de la caisse. Là haut sur un rocher, se dresse la chapelle, misérable cabane en cannes de bambou. Une soixantaine de personnes se tiennent à l'entrée. Sur les figures se reflète la joie de recevoir le missionnaire. "Maayong pag-abut !" : "Bienvenue", répètent les voix. En tapinois on fait des réflexions, j'entends chuchoter des bribes comme celles-ci : Bag-ong pari... c'est un nouveau Père;

Bata pa... il est encore tout jeune.

Ces réflexions ne sont-elles pas naturelles ? Je dis mon bonheur d'être au milieu d'eux, mon admiration pour les marques de foi qu'ils ont témoignées en invitant le Père pour la fiesta. Demain, leur dis-je, vous aurez l'avantage d'avoir la Sainte Messe. Dieu sera présent au milieu de vous. Il vous apportera tous les secours dont vous avez besoin. Il vous bénira pour la nouvelle année.

Je m'agenouille à l'autel, remerciant la Providence de m'avoir conduit vers ces âmes déjà chrétiennes. Je prie la Sainte Vierge de bénir mon action, de la rendre fructueuse dans ces âmes vers lesquelles je suis venu. Je gagne la pièce qu'on est tenu d'appeler sacristie. En plus d'être la sacristie, si vous voulez que je la nomme ainsi, elle servira aussi de réfectoire et de chambre à coucher. En un mot, c'est le coin du Père pour tout le temps de la fête. Déjà sur une table mon dîner est servi : une réfection à la philippine n'est pas de trop. Sans compter que dans quelques heures, avant le souper, aura lieu une longue procession.

"Vesperas"

I tandis que l'on en fait les préparatifs immédiats, malgré la difficulté que j'éprouve encore à m'exprimer, je tâche de donner le plus clairement possible une instruction catéchistique préparatoire à la première communion que cinq petites filles feront demain. Vous vous imaginez que je vais aux vérités nécessaires de moyen d'abord, laissant de côté la marche purement livresque. J'ai noté des incongruités qui ressortent naturellement du maigre bagage de connaissances religieuses de ces enfants. Un garçon de treize ans à qui je demande de me mentionner un des nombreux miracles qu'a opérés Jésus, me répond en disant : "qu'il est entré dans une bouteille".

C'est pire me dis-je en moi-même. Il veut sans doute signifier qu'à Cana, Jésus se serait changé lui-même en vin dans les amphores d'eau ! Il n'y aurait qu'un disciple d'Aglipay pour enseigner cela.

A six heures, la chapelle est remplie à pleine capacité. C'est le temps. La procession se met en marche : les enfants, filles et femmes, la statue de la Ste Vierge d'Antipolo, portée sur un brancard que l'on a décoré de palmes et de fleurs. Je suis les quatre porteurs. Vient ensuite l'orchestre de flûtes et enfin les hommes. Tandis que nous défilons sans ordre dans les chemins de la plantation, un groupe de jeunes filles chante un cantique dont la mélodie ne m'est pas étrangère. Je cherche, je tâche de reconstituer et je finis par découvrir que la cantilène populaire "Vers son Sanctuaire" que font résonner les foules de pèlerins sous les voûtes de la Basilique de Beaupré, se trouve sans altération chantée de l'autre côté des mers, sur la terre des Philippines, à Unod en pleine forêt d'abaca.

"O Birhen Maria, igampo mo kami,
Sa mga panulay, panlabanan mo kami;
Bitoon sa dagat, dagag-an mo kami
Sa horas sa ikamatay, panlabanan
[mo kami,

Ave, ave ave Maria (bis)

...

O Vierge Marie, priez pour nous,
Dans les tentations défendez-nous
Etoile de la mer, conduisez nous,
A l'heure de la mort, défendez-nous,
Ave, ave, ave Maria (bis)

Pendant plus d'heure, nous processionnons à la lueur des chandelles, au chant du Birhen Maria entrecoupé de bribes musicales. De nouveau à la chapelle, je fais les exercices du mois de Marie; et tous se retirent pour prendre le souper chez le président de la fiesta

qui a préparé un grand banquet. Chacun a payé sa contribution pour les dépenses de chandelles, de pétards et de la mangeaille. On vit donc en communauté durant ces jours de réjouissance. Après le banquet, on forme cercle joyeux devant la chapelle où chant et musique égaient tous les âges; les plus mondains se retirent dans une maison privée pour danser le folklore du pays. J'ai regagné mon coin où les moustiques et les lézards règnent en maître. Quelle nuit en perspective ! Le moustiquaire n'y est pour rien; par les trous de la natte l'insecte a su passer pour se gorger de "sang canadien". Ce n'est qu'à minuit que le brouhaha du dehors cesse, mais non la danse des maringouins. Je me dis qu'il faut souffrir puisque les conversions ne sont qu'à ce prix.

Jour de grâces

Aux petites heures, je suis debout, vaquant à mes exercices spirituels, et bientôt entendant les confessions. Ce me fut une grande joie que de donner Jésus à cinq premières communiantes. Un catéchiste dévoué avait fait le gros travail de préparation par les enseignements qu'il offre de temps à autre aux enfants qui se présentent. L'heure de la messe est arrivée. Depuis de longues heures, de vieilles femmes, accroupies sur leurs talons, égrenent leur rosaire en le chantonnant. Je déplie les nappes d'autel, les ornements. L'assistance s'émerveille du brillant de netteté du trousseau. Savent-ils, ces chrétiens, que tous ces linges sacrés, ces vases dorés, tous ces autres objets nécessaires à la célébration du Saint Sacrifice et au ministère sont la récolte glanée au prix de pénibles labeurs, de sacrifices et d'aumônes ? Ils ne connaissent pas, ils ne connaîtront jamais sur terre les apôtres restés dans l'ombre, les missionnaires de l'arrière-garde, ceux qui travaillent si effectivement au ravitaillement de l'armée partie pour le front. Ils ignorent qu'ils sont bénéficiaires directs des zélatrices du cercle Saint-François-Xavier (paroisse du Saint-Rédempteur à Montréal), qui de leur ouvroir font monter une incensante prière pour le salut de leurs âmes. Se doutent-ils qu'au Séminaire des Missions Etrangères, comme d'un peu partout dans la province de Québec, une sollicitude va croissant pour améliorer leur sort religieux ?

Les murs de la chapelle sont bien loin de contenir toute l'assistance. Il va sans dire, beaucoup sont présents par pure curiosité; mais toute connaissance n'a-t-elle pas pour but, pour point de départ, un brin de curiosité ? Durant le sermon, je vois des bagobos qui longent discrètement la chapelle pour voir ce qui peut bien se passer dans l'enceinte.

Les moros, les bagobos, les mandayas, c'en sont d'autres dont il ne faut pas se désintéresser et dont on doit nourrir l'espoir d'une conquête prochaine. Sous leurs costumes aux couleurs fantaisistes, brodés de verroteries, de bois d'ébène, de dents de crocodiles, ces gens portent une âme immortelle qui a droit aux bienfaits de la Rédemption, à l'amour maternel de la Sainte Eglise. A la communion de la messe, 15 personnes se présentent pour recevoir le Pain Eucharistique, 15 seulement qui peuvent dire : "Restez avec nous Seigneur, votre passage sur l'autel est trop bref" restez avec nous, car il se fait tard".

La messe finie, parrains et marraines s'amènent avec les bébés, c'est l'heure des baptêmes; encore une chance pour le missionnaire de donner un "send-off" à Satan. L'eau coule sur le front, tandis que la cloche aux lèvres rouillées annonce à l'Eglise entière la naissance spirituelle de 15 nouveaux fils. Pour finir l'avant-midi, je fais du catéchisme, pendant que les familles éloignées plient bagage pour retourner chacune chez soi.

Propos de retardataires

La fiesta est pratiquement terminée, il faut songer à partir. Après la soupe au poisson et le plat de riz d'usage, je fais demander mon guide.

Le soleil est encore trop chaud, et le soir sera sans pluie, me dit un homme d'expérience. Je temporise en liant conversations avec quatre retardataires.

— Ginoo, (Seigneur), me dit l'un d'un accent de tristesse, quand vas-tu revenir ?

— J'aimerais rester toujours au milieu de vous; mais vous savez, nous sommes si peu nombreux à Davao, et l'ouvrage est débordant en bas.

— Ah ! oui, je sais, Ginoo, mais c'est bien long une année sans voir le Père... Et son regard resta longuement attaché sur la dernière caravane qui disparaissait dans les touffes d'abaca. De plus, Seigneur, tu sais comme les protestants et les aglipayens travaillent fort par ici. Encore cette année, nous avons dû nous opposer fortement à un pari-pari (ministre aglipayen) qui insistait pour célébrer notre fiesta. Nous avons refusé, aimant mieux nous passer de fiesta plutôt.

— Je comprends votre situation lui dis-je, et cela me peine profondément. Mais espérez, priez; qui sait si Dieu ne vous enverra pas de nombreux missionnaires avant longtemps.—Et j songeais alors aux prêtres de demain sortis des rangs des Philippines, oui; mais aussi, et à cette pensée mon espoir se ravivait, je voyais les missionnaires canadiens s'enrôler par phalanges au Séminaire de Pont-Viau en vue des Philippines.

— Père, dit-il, comment voulez-vous

que nous ayons des prêtres parmi nous? Nous n'avons pas d'école catholique, comment nos enfants pourront-ils premièrement apprendre leur religion ?

— Ah, certes, il va falloir quelques années encore.

— Mais sur quoi demeurent vos espérances, Pères ?

— Bien voici, l'année prochaine et les autres années qui suivront, des Pères viendront du Canada, et ils feront tout leur possible pour améliorer cet état de choses.

— Tuod ba ? (vraiment), reprit-il. Nous espérons. Seigneur qu'ils viendront en grand nombre et qu'ils demeureront parmi nous.

— Et sur ce, tous me quittèrent en me baisant la main, emportant un brin d'espérance. "Maayong paglakat". : "bon voyage", répétèrent les voix. "Magpauli, ka pa gayud" : "Revenez-nous encore".

Et je sautai sur mon "petit blanc", le cœur gros d'émotion. Je quittai le barrio avec la consolation d'avoir fait un peu de bien, d'avoir relevé le courage de ceux qui veulent lutter et vivre leur vie de chrétien.

Conrad COTE, p. m. é.

Le IVe congrès international d'archéologie chrétienne à Rome

LU terme du IIe congrès international d'archéologie chrétienne, qui se tint à Ravenne, en 1932, l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne s'était vu confier la mission d'organiser le prochain congrès : il a décidé de le réunir à Rome, cette année, au début de l'automne. Le Souverain Pontife, qui s'intéressa aussitôt à ce projet, offrit le palais du Latran comme siège du Congrès. C'est donc à l'ombre de l'Eglise mère de toutes les Eglises, que, du 2 au 9 octobre, des savants et artistes du monde entier se réuniront pour étudier le sujet suivant : "Les origines et le développement des édifices sacrés dans l'antiquité chrétienne."

Le comité d'honneur du congrès est présidé par S. Em. le cardinal Pacelli et le vice-président en est S. Exc. Mgr Rufini, secrétaire de la Sacré Congrégation des séminaires et universités. Le comité d'organisation, présidé par Mgr Kirsch, directeur de l'Institut pontifi-

cal d'archéologie chrétienne, a pour secrétaire Mgr Belvederi, et il faut citer parmi ses membres le R. P. de Jephraïon, S. J.

Après une leçon générale d'ouverture de Mgr Kirsch sur les édifices sacrés du IIIe siècle des rapporteurs étudieront la basilique chrétienne, telle qu'on en a retrouvé les traces à Rome et dans les différentes régions méditerranéennes autrefois soumises à l'empire romain. Des visites seront organisées chaque jour, notamment aux fouilles récemment effectuées au Latran, à Saint-Etienne des Abyssins, dans le Vatican, à la Catacombe de Saint-Alexandre sur la via Nomentana, etc. : enfin le nouveau musée chrétien de la bibliothèque vaticane permettra aux congressistes d'apprécier la richesse des documents recueillis dans les Catacombes et les basiliques cémétériales.

Les journées du congrès seront donc très intéressantes, et elles ne manqueront pas de développer dans les milieux religieux et savants cette connaissance de l'antiquité chrétienne, si nécessaire pour une juste compréhension de notre religion.

Autre violation des concordats

L'EXTENSION à l'Autriche de la législation allemande sur le mariage et le divorce est sévèrement condamnée dans les milieux du Vatican, où l'on voit dans cette mesure une nouvelle violation par le Reich des Concordats toujours en vigueur avec l'Allemagne et l'ancienne Autriche. On estime que les conséquences morales et juridiques de cette législation sont graves et qu'elles offensent la conscience chrétienne et catholique des fidèles.

L'Osservatore Romano, organe du Saint-Siège, écrit à ce propos :

Il est clair que la nouvelle réforme n'aurait pas pu être plus précise, si elle avait été élaborée délibérément pour abolir le droit familial chrétien. Il ne semble pas téméraire de déduire que, parmi les fins qui l'ont déterminée, figure la déchristianisation de la famille.

L'unification des droits matrimoniaux allemand et autrichien est également jugée avec sévérité dans les milieux religieux italiens, dont l'organe, le "Avvenire", déclare que l'introduction du divorce en Autriche démontre clairement que, conformément à la conception raciste, l'Etat entend remplacer totalement l'Eglise.

"Le bien suprême, écrit-il, n'est plus Dieu, mais l'Etat".

La liberté dans la vie sociale

(Suite de la page 6)

Les Etats désireux de vivre sous un régime de droit doivent s'unir contre les Etats malaisants et orgueilleux qui ne croient qu'en leur force matérielle et leur supériorité d'organisation; ainsi seulement, par la mise de la force publique au secours du faible injustement traité, il y aura un droit positif international, comme il existe dès maintenant un droit positif national.

M. Le Fur conclut son exposé très applaudi en soulignant la nécessité plus que jamais urgente du retour à de fortes convictions religieuses. En ce moment même, en France, des radicaux, effrayés des ruines accumulées et du rythme de leur progression, préconisent une alliance avec l'Eglise catholique, ennemie par nature de tout Etat totalitaire qui ose imposer à ses ressortissants un serment d'obéissance inconditionné à tout ordre reçu. Une prétention de ce genre est directement contraire à tout christianisme. Le jour où les peuples restés chrétiens exigeront, comme au moyen âge, que leurs gouvernants s'inspirent des principes du christianisme, juristes et diplomates pourrissent, avec quelques chances de succès, rédiger pour la communauté internationale un nouveau pacte social qui, respecté, assurera son maintien pour son plus grand bien à elle et pour celui de tous ses membres.

L'apaisement

DU CONFLIT RELIGIEUX EN ITALIE

**La croix
GAMMEE**

contre

**la Croix
DU CHRIST**

**Journaux catholiques interdits
ou supprimés**

LA publication de l'organe épiscopal officiel de Trèves, le Paulinusblatt, vient d'être interdite pour un temps indéterminé. On donne comme motif de cette mesure le fait que les autorités se seraient depuis longtemps plaintes des articles de ce journal. Mais tous les avertissements étaient demeurés inutiles. Le journal était sous l'autorité directe de l'évêque et tout entier imprégné de l'esprit de l'Action catholique. Cette mesure contraind au silence un des derniers journaux de la presse catholique en Allemagne occidentale.

**Une église des chrétiens
sans dogme ?**

DE différents côtés, des tentatives se font pour la constitution d'une Eglise chrétienne d'où le dogme serait absent. Du côté évangélique, ce mouvement est dû avant tout à l'initiative de Weidemann, l'évêque protestant de Brême, dont "l'Eglise qui vient" qui milite en faveur d'un front unique de toutes les religions, serait accueillante à tous les chrétiens allemands.

Certains catholiques répandraient à leur tour le thème d'une "Ligue de l'unité allemande de croyance" : elle serait accessible à tout croyant, mais sans imposition d'un dogme quel qu'il soit.

Dans ce cadre pourraient s'intégrer tous les groupes chrétiens d'Allemagne, qui réaliseraient ainsi leur union. Pour arriver à cette fin, la "Ligue de l'unité allemande de croyance" convoquerait une assemblée générale des Eglises d'Allemagne, à laquelle prendraient part tous les groupements religieux du pays. Il s'agit en l'espèce de tendances, provisoires peut-être, mais qui ne sont pas sans danger pour l'avenir. Certains groupes ne seraient-ils pas prêts à délaisser les dogmes et tous les points de foi pour trouver un compromis avec le national-socialisme ?

**Diffusion en masse d'une brochure
antireligieuse**

D'APRES l'Angriff, de Berlin, la brochure *Maenner um den Papst* (l'entourage du Pape), collection d'articles de journaux nationaux-socialistes inspirés d'un anticléricalisme total, vient de paraître à la librairie Franz Eher Succ. Le tirage atteint 180,000 exemplaires.

**Des religieuses chassées d'Allemagne
vont aux missions**

LES Dominicaines de Ludwigshafen et de Speyer, contraintes de cesser leur oeuvre d'éducation de la jeunesse, ont décidé de se consacrer à l'activité missionnaire. Vingt-deux d'entre elles ont déjà trouvé un champ d'activité au Pérou, à Juliaca, à une altitude de 3,800 mètres, elles ont entrepris la construction d'une école et d'un internat. Dans la ville d'Albacay, elles vont fonder une école de second degré pour les jeunes filles. Pour voyager dans ces régions en grande partie désertiques, les religieuses allemandes emploient souvent l'avion.

Au Brésil, les Soeurs du même Ordre ont repris un hôpital, une école de couture et un internat pour les jeunes filles qui font leurs études.

Des questionnaires tendancieux

L'ORDINARIAT épiscopal de Regensburg attire l'attention du monde, des fidèles et des membres du clergé, dans une publication officielle, sur les nombreuses questions posées aux dirigeants des Instituts, des fondations religieuses et aux chefs des paroisses, aux doyens, etc, questions visant d'obtenir de renseignements divers.

Quand il n'y a pas une obligation légale formelle de fournir ces renseignements, les divers intéressés ne peuvent les donner, mais les questions doivent être posées à l'Ordinariat épiscopal. Les données statistiques ne peuvent plus être communiquées sans une autorisation préalable de l'Ordinariat.

presse étrangère n'a pour ainsi dire pas fait état, mais qui donne pourtant la clé de la situation. Cette note mettait au point la conception du racisme pratiqué par l'Italie. Il n'y était plus question de ce matérialisme biologique importé d'Allemagne, mais bien plutôt de très légitimes préoccupations démographiques, dont M. Mussolini s'était inquiété dès 1919. C'est la conquête de l'Ethiopie, y était-il déclaré, qui remettrait au premier plan ce racisme ainsi compris, "dans le sens d'un sentiment fort, d'une orgueilleuse et omniprésente conscience de la race, capable, mieux que les anciennes lois, de prévenir un métissage périlleux". D'autre part, "cette discrimination ne signifierait pas persécution". Enfin, "le racisme italien ne voulait être autre chose qu'un patrimoine spirituel de notre peuple, base fondamentale de l'Etat, élément de sécurité pour l'Empire". On était loin des théories fumeuses du racisme allemand.

Le Vatican enregistra ces déclarations avec une évidente satisfaction. L'*Osservatore Romano* eut un ou deux articles fermes, mais toujours pacifiques, qui liquidaient en somme le problème de la race, si fâcheusement posé au début. Restaient seulement les escarmouches au sujet de l'Action catholique, qui ne trouvaient aucun écho dans l'opinion publique italienne, et dont le diapason, devant la vigueur de Pie XI, allait diminuant de jour en jour. On avait compris en haut lieu qu'il était temps de finir une partie si inconsistante et si mal engagée. Encore, une fois, il faut en rendre hommage à la sagesse des dirigeants, qui s'est habilement ressaisie en temps opportun.

C'est alors que fut décidée cette entrevue du secrétaire du parti fasciste et du président général de l'Action catholique italienne. On y réaffirma les principes de délimitation d'activités réciproques, qui avaient fait l'objet du *modus vivendi* de septembre 1931. Rien n'est changé, par conséquent, aux rapports de l'Eglise et de l'Etat en Italie. Les pouvoirs publics ont d'ailleurs souligné cet esprit d'entente en réservant des honneurs officiels au cardinal Villeneuve, venu à Rome pour rendre compte au Saint-Père de sa légation pontificale à Québec. Bref, il faut se féliciter qu'un esprit de compréhension et de paix ait prévalu dans notre monde, qui en a aujourd'hui tant besoin. Mais, encore une fois, il faut en faire surtout remonter l'honneur à l'exceptionnelle force d'âme, en même temps qu'à l'éminente bonté du Pape Pie XI.

R. FONTENELLE.

nouvelle revue, "Difesa della azzia", où un certain nombre d'intellectuels au service du prince s'employaient à justifier sa position, encore que tout le monde sût au fond à quoi s'en tenir et que la vraie science aussi bien que l'histoire se refusassent d'entériner de pareilles inepties.

Mais on put craindre alors que la guerre ne fût déclarée entre le fascisme et le Saint-Siège et que la persécution de 1931 ne fût remise à l'ordre du jour. Et de fait, une guérilla s'ensuivit, menée par le ministre d'Etat, Farinacci, qui, délaissant les positions insoutenables d'un racisme à l'allemande, fit habilement dévier le conflit sur le terrain plus élastique de l'Action catholique et de son chef, le cardinal Pizzardo, fauteur de tout le mal ! Le "Regime Fascista" déploya à cet égard un zèle incomparable. On sait, comment le Pape y répondit, à plusieurs reprises.

Mais, derrière cette campagne tintamarresque, un repli allait s'opérer, qui serait d'ailleurs tout à l'honneur des autorités responsables, finalement conscientes de la fausseté ou de l'inanité de ces querelles. Du moins, devaient-elles sauver la face. C'est alors que fut publiée une note, d'allure officielle, de la "Corrispondenza Diplomatica", dont la

LE NATIONALISME chrétiennement compris n'est autre que le PATRIOTISME

LES récentes polémiques italiennes autour de la notion de nationalisme, où S. S. Pie XI dut intervenir une fois de plus avec tant de vigueur, auront eu du moins l'avantage de dégager et de nuancer de façon décisive la doctrine chrétienne à cet égard. Le Saint-Père s'y emploie personnellement, comme on sait, depuis des semaines, en dénonçant les excès d'un nationalisme qui est "une vraie malédiction" pour les peuples et plus encore pour les Missions. Mais en dehors de toutes les formes de nationalisme qui ont mérité les condamnations de l'Eglise — qu'on a appelées nationalisme exagéré, nationalisme intégral, nationalisme pléthorique, nationalisme raciste, et qu'on pourrait ranger sous le nom générique d'*hypernationalisme* — il y a place pour un nationalisme que le Saint-Père a qualifié de juste et tempéré, associé à toutes les autres vertus morales. "Il y a un nationalisme et nationalisme", dit-il dans sa récente visite à la maison de campagne du collège de la Propagande. Aussi bien, Sa Sainteté voulait-elle laisser le soin d'expliquer sa pensée à Mgr Balconi, l'homme de sa confiance, à la tête du premier séminaire des missions. De fait, le vénéré recteur du collège de la Propagande avait organisé pour ses élèves un cours de vacances de missiologie, dont il devait donner la leçon terminale sur "Nationalisme et Missions". Recueillons donc cet enseignement avec d'autant plus d'attention qu'il a été donné en quelque sorte sur l'ordre et sous le regard du Pape.

Mgr Balconi reprit d'ailleurs les prémisses de cet enseignement, telles que le Saint-Père les avait exposées lui-même dans des précédentes audiences : à savoir que le nationalisme excessif trouve sa première condamnation dans l'article du CREDO, affirmant la catholicité et l'universalité de l'Eglise. Au contraire, dans ce concept d'universalité de la famille humaine et chrétienne, vient très régulièrement s'insérer un nationalisme bien conçu, qu'une tradition séculaire a d'ailleurs décoré du beau nom de patriotisme. Ce nationalisme-là, ou mieux ce patriotisme, a même toujours été loué par l'Eglise comme étant une vertu chrétienne, pouvant s'élever jusqu'à l'héroïsme et la sainteté. Adamanda est patria, disait Léon XIII, car l'amour de la patrie est une extension naturelle de l'amour de la famille, que saint Thomas range explicitement sous le chef de la vertu de justice. Et Mgr Balconi d'apporter à l'appui de la thèse catholique l'illustre exemple de sainte Jeanne d'Arc. Il en fit ensuite une application plus particulière au problème missionnaire, que les souveraines interventions de Benoît XV et de Pie XI ont définitivement débarrassé d'un nationalisme exubérant et mortel.



Une scène des manoeuvres de l'armée allemande. — L'infanterie se défend contre un avion.

LA rencontre de M. Starace, secrétaire du parti fasciste, et de M. Vignoli, président du bureau central de l'Action catholique italienne, avec le communiqué qui en a résulté, met pratiquement fin au conflit religieux issu de la politique raciste italienne. C'est un acte de sagesse auquel tout homme de bonne volonté et de paix applaudira. Mais, pour bien faire le point, il n'est pas inutile de rappeler et de caractériser d'un mot la succession des événements de ces derniers mois. On verra ainsi quel service la fermeté pontificale a rendu à la cause italienne, en l'empêchant d'aborder dans une aberration doctrinale et pratique où une malheureuse politique l'eût irrémédiablement engagée. On se souvient du nouveau Syllabus de la Congrégation des Séminaires et Universités condamnant huit des principales propositions du racisme allemand. C'était en avril, quelques jours avant la démonstration hitlérienne de Rome, dont le caractère si nettement néo-païen souleva la haute réprobation du Vatican. Faut-il y voir une relation de cause à effet ? Toujours est-il qu'en même temps que s'amorçait dans la presse fasciste une campagne malveillante à l'égard de l'Action catholique italienne, un groupe de professeurs d'Université, sous le patronage du ministre de la Culture populaire, opposait au Syllabus antiraciste du Saint-Siège un décalogue du nouveau racisme italien. On apprenait ainsi que la population de l'Italie étant en majorité d'origine aryenne, les Italiens devraient, eux aussi, se proclamer franchement racistes. C'était, en perspective, l'idolâtrie du sang, avec le corollaire des pogroms et autres persécutions.

Le Pape se dressa devant ces prétentions du paganisme nordique en Italie. "Véritable forme d'apostasie", dit-il à l'audience du Chapitre général du Cénacle. Mais on se rappelle surtout son discours aux élèves de la Propagande, le 29 juillet dernier. Pie XI y affirmait la doctrine de la catholicité de la grande famille humaine à l'encontre des cloisons racistes, génératrices de rivalités et de haines; il y déplorait surtout que l'Italie eût cru devoir malheureusement imiter l'Allemagne en cela.

Le coup avait porté. L'amour-propre du Duce en fut mortifié au point qu'il déclara, le lendemain, à un groupe de Jeunesse fasciste, à Forlì, que l'Italie n'avait à imiter personne et que, dans sa politique raciste, elle continuerait d'aller de l'avant. Ces déclarations bruyantes — le bruit tient lieu parfois de vérité — furent orchestrées par une



Hitler allant visiter un abri souterrain, lors des manoeuvres de l'armée allemande, près de Born.



Le Prince Vaillant

Roman historique du temps
du roi Arthur, — par
HAROLD R. FOSTER



Déguisé en garde, le prince Vaillant a réussi à arriver à la cellule de son ami, sir Gawain, et il lui laisse ses armes, promettant de revenir le lendemain soir.

Le prince passe la journée bien assis, préparant son entreprise de libération de son ami.



Des soldats, découvrant les victimes du prince vont faire rapport à leur maître : "Deux soldats ont morts, disent-ils, et il en manque un autre".



Le moment venu, le prince sort de sa cachette et accompagne de nouveau le serviteur qui va porter de la nourriture à sir Gawain.



Lorsque la porte de la cellule fut ouverte, sir Gawain et le prince attaquèrent le geôlier et le serviteur.



"Enfin, dit sir Gawain, me voilà libre". Avec son ami, il étudia le moyen de sortir du château.



Quittant la cellule, où ils ont enfermé leurs nouvelles victimes, sir Gawain et le prince Vaillant, après avoir brisé la clef dans la serrure, montèrent au château.

La semaine prochaine : LES NOTES DU BARON.

55 9-25-37

Je me trouvais à Marseille. Et j'étais sans argent, désespéré. Je voulais rentrer en Australie, ma patrie. J'en avais assez des aventures qui m'avaient conduit autour du monde.

Mais comment m'en aller aux Antipodes, sans argent ?

Je me souviens de mes longues promenades sur le quai, aux environs du paquebot de la P. and O., le "Rawalpindi", et de ma tristesse quand je pensais qu'il allait partir...

J'appris qu'il quitterait le port à 4 heures du matin. Depuis minuit je rôdais, le ventre creux, décidé à mettre à exécution le projet qui avait tout à coup surgi dans ma cervelle.

J'allais m'introduire comme passager clandestin.

Jusque-là, aventure presque banale. Je ne suis ni le premier, ni le dernier "resquilleur" de ce genre.

Mais quand, après mille ruses, je parvins à me glisser à bord, je constatai que je ne trouvais nulle cachette et que j'allais être infailliblement découvert avant la levée de l'ancre.

J'ai eu peur

● par
**Eric
Muspratt**

l'auteur du fameux livre
"MY SOUTH SEA ISLAND"

Finalement, me faufilant comme un rat le long des parois, j'arrivai devant une porte défendue par de multiples verrous.

Un homme descendit, s'arrêta devant cette porte. Il lui aurait suffi de se retourner pour me voir. Mais il était à cent lieues de penser à la présence possible d'un intrus.

Il manœuvra les verrous, laissa la porte ouverte et entra. J'entendis le

bruit de ses pas s'éloigner. D'un bond je me précipitai à l'intérieur, éclairé par une ampoule électrique.

Je me dissimulai entre deux caisses, le cœur battant de joie.

L'homme revint, referma la porte, éteignit la lumière.

J'étais sauvé... Non ! J'étais perdu !...

Car je venais d'être enfermé dans la glacière du navire !

Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite. Seulement je m'étonnais de la sensation glaciale qui me courait le long des reins. Je m'aperçus alors que j'étais appuyé sur des conduites réfrigérantes.

Je restai ainsi, stupide, sans pensée, jusqu'à ce que je me sentisse envahir par un froid mortel. D'abord, mes pieds. Puis ce furent des douleurs terribles comme des coups de poignard dans les entrailles et la poitrine.

J'étais en train de geler vivant. J'essayai de bouger dans l'obscurité pour rétablir la circulation du sang. Je titubai, tombai à droite, me relevai, tombai à gauche. Mes jambes étaient recroquevillées et tordues comme des pattes de grenouille. Je me laissai tomber. J'allais mourir...

Et puis la porte s'ouvrit brusquement. Un matelot apparut, me découvrit, m'empoigna...

Je restai tout de même à bord. Mais ceci est une autre histoire. Jamais je n'oublierai les heures de tortures dans la chambre à glace !

"Gardez-vous du nationalisme exagéré comme d'une véritable *malédiction*"

déclare le Saint-Père aux élèves de la Propagande

LE Pape est allé dernièrement, rendre visite aux séminaristes en villégiature au collège de la Propagande, situé à côté de la résidence pontificale de Castelgandolfo.

S'adressant aux séminaristes, le Pape a rappelé qu'il avait eu déjà l'occasion d'exprimer sa pensée sur ce qui peut sembler trouble et dur.

Le Pape a ajouté qu'en s'adressant à ceux qui l'écoutaient il voulait s'adresser à "tous les missionnaires du monde, c'est-à-dire aux missionnaires venant de Rome, formés à Rome, missionnaires de la foi romaine", pour lesquels il a répété les paroles de saint Paul aux fidèles d'alors : "Votre foi est annoncée dans le monde entier."

Le Pape a ajouté :

Gardez-vous surtout d'un danger très grave : gardez-vous du nationalisme exagéré. car il y a nationalisme et nationalisme, ce qui équivaut à dire qu'il y a nation et nation, personnalité et personnalité. Les nations existent, et le nationalisme aussi, mais les nations ont été faites par le bon Dieu.

Il y a donc place pour un nationalisme juste et modéré, associé à toutes les vertus, mais gardez-vous du nationalisme exagéré comme d'une véritable malédiction.

Il nous semble, malheureusement, que les faits nous donnent raison lorsqu'ils nous disent "véritable malédiction", car il est la cause de divisions continues et, peu s'en faut, de guerres.

Pour les Missions, il s'agit aussi d'une véritable malédiction de stérilité, car ce n'est pas dans ce chemin que se révèle la fertilité de la grâce ni que fleurit l'apostolat.

Après sa visite, qui a duré vingt minutes et qui est la première sortie du Saint-Père depuis qu'il séjourne à Castelgandolfo, le Souverain Pontife a regagné directement sa résidence.

On souligne qu'une fois de plus le Pape a voulu démontrer son affection et son intérêt pour le collège de la Propagande, d'où sortent les missionnaires du monde entier.

On souligne également que les paroles du Pape témoignent du soin tout particulier qu'il apporte à exprimer sa pensée sur le problème du racisme et de son désir d'éviter toute équivoque.

NOUVELLE CONDAMNATION DE L'HYPERNATIONALISME

AINSI donc, le Saint-Père est, une fois de plus, sorti en dehors du territoire pontifical pour se rendre à la maison de campagne du collège de la Propagande, d'ailleurs toute proche de sa villa de Castel-Gandolfo. Il n'avait jamais encore franchi les limites de son séjour estival, en dehors d'une scappata, qu'il accomplit à Saint-Paul hors les murs pour le pèlerinage international des anciens combattants, en 1935. Il fallait vraiment ses grands amis, ses fils de prédilection du premier Séminaire des Missions, pour que Pie XI leur fit cette visite de bon voisinage. Visite dominicale dans les deux sens du mot : celle du Maître et celle du dimanche. Visite extraordinaire, inattendue, comme celle qu'il leur rendit déjà, sur le Janicule, pour l'inauguration de leur nouvelle et magnifique maison, un certain 24 avril 1931, en la fête de saint Fidèle de Sigmaringen, premier martyr du collège de Propaganda Fide. Que d'exceptionnels témoignages de bienveillance pour ses futurs missionnaires, à l'instar du Seigneur préparant et envoyant les apôtres de Son Evangile !

Mais S. S. Pie XI, dans cette dernière visite, avait aussi une arrière-pensée. On se souvient que ce fut devant le Séminaire de la Propagande, où 37 nations étaient représentées, qu'il fit ce discours vraiment oecuménique en réponse aux prétentions d'un hypernationalisme trouvant son expression dans un racisme aussi stupide qu'effronté. Les protestations pontificales, répercutées dans le monde entier, avaient fait réfléchir en haut lieu, le génie italien restant malgré tout plus souple et perméable aux arguments de raison et de dignité. On le vit bien dans cette note autorisée de la *Corrispondenza Diplomatica*, et par où le racisme italien opérait habilement un repli stratégique, en se différenciant de la conception matérialiste et zoologique du racisme allemand, pour se situer sur un plan spirituel (le mot y est) de politique démographique, en réaction surtout contre un éventuel métissage éthiopien.

Ce réajustement des doctrines avait finalement conduit à un accord entre le secrétaire du parti fasciste et le président général de l'Action catholique italienne. Sous couleur de réaffirmer le *modus vivendi* qui suivit l'éruption persécutrice de 1931, on signifiait par là que le rideau tombait sur les escarmouches, assez vives parfois, auxquelles avaient donné lieu l'exhibition de la croix gammée à Rome et la grande montatura du racisme italien ! Encore une fois, loin d'ironiser, on ne peut que rendre hommage au sens politique et à la sagesse avisée qui, tout en sauvant la face (mais l'Eglise

abandonne volontiers le prestige à ses partenaires, pourvu qu'ils veuillent revenir à la vérité, ont préféré, sur ce terrain religieux, la paix à la guerre.

Néanmoins, le Pape ne pouvait pas laisser subsister d'équivoque. Or, des esprits ignorants ou mal intentionnés ne manqueraient pas de présenter cet-

te trêve comme étant passée aux dépens de l'Action catholique. Bien mieux, ne vit-on pas un correspondant romain d'un grand quotidien de Paris téléphoner à son journal que "certains commentateurs pensent même que la réaffirmation de cet accord, qui interdit à l'Action catholique de mettre obstacle à la politique fasciste, constitue une manière d'acceptation, par le Vatican, des nouveaux principes du racisme italien". Ainsi sommairement et tendancieusement présentée, la nouvelle aurait de quoi troubler les âmes peu averties...

Ce n'était pas, certes, le cas des séminaristes de la Propagande, qui savaient à quoi s'en tenir sur le sens d'un traité de paix. Non, le Pape ne laissait pas, par là, s'oblitérer les graves déclarations qu'il avait faites devant eux, quelques semaines plus tôt, sur le nationalisme et le racisme exagérés. Et pour qu'on ne s'y trompât point, il crut devoir faire ce geste aussi rare qu'inopiné d'une visite personnelle à la villa du collège de la Propagande, pour réaffirmer et préciser, devant ses mêmes jeunes auditeurs, confidents de ses plus précieuses pensées, les solennelles déclarations faites précédemment et auxquelles nul événement ultérieur ne saurait rien changer. L'éminente force d'âme de S. S. Pie XI L'admirable continuité pontificale, qui se déroule imperturbablement, malgré les contingences terrestres et les remous de la politique ! Comme l'action de la Papauté se situe à un plan supérieur, immarcescible, d'où tombe une salubre clarté sur les choses d'ici-bas !

On suivra, non sans admiration, la parabole qui va du nationalisme intégral, objet des condamnations de 1926, à l'hypernationalisme raciste de 1938, que le Pape dénonce à la face du monde comme une véritable malédiction, grosse de divisions continues et de guerres ! Car il y a nationalisme et nationalisme, ajoute-t-il. Les nations existent et le nationalisme aussi. Mais les nations sortent toutes des mains de Dieu, qui les a faites sœurs et bienveillantes. Il en va de même des races, qui accusent leur diversité dans l'unité de la grande famille humaine, du genre humain. Voilà comment nationalisme et racisme doivent être catholiquement entendus. Et le

Saint-Père, d'ailleurs, s'en était admirablement expliqué à la précédente audience du collège de la Propagande :

"On ne peut nier, disait-il, que dans cette famille universelle il y ait place pour des races spéciales, pour des nationalités encore plus spécialisées : c'est comme dans les grandes compositions musicales, comprenant des grandes variations, où cependant l'on retrouve le même motif général. Le leit-motiv, qui domine et inspire toute la pièce. De même dans le genre humain..."

Une fois de plus, par son courage et sa sagesse, Pie XI, suprême instituteur de vérité, vient de sauver l'honneur de l'Eglise et de la civilisation.

Les médecins juifs

d'Allemagne cessent d'exercer à partir du 30 septembre.

LA patente ayant été retirée aux médecins juifs en Allemagne, ces derniers devront cesser d'exercer leurs fonctions à la date du 30 septembre. Pour cette date, ils sont tenus d'évacuer leurs appartements et de mettre ceux-ci à la disposition de médecins aryens.

Une circulaire gouvernementale invite les propriétaires d'immeubles à prendre leurs dispositions en vue d'assurer, à la date indiquée, l'évacuation des appartements occupés par les médecins juifs.

Ces derniers, au nombre de plusieurs milliers, se trouvent, avec leur famille, littéralement à la rue, car, dans toutes les grandes villes du Reich, et surtout à Berlin, sévit une forte crise du logement. De plus, la plupart des propriétaires refusent de louer des appartements à des israélites, de peur de s'attirer des ennuis.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

LOUIS XII. — BAYARD.



BAYARD AU PONT DE GARIGLIANO

Bayard a mérité d'être appelé le chevalier sans peur et sans reproche. Dans la désastreuse campagne d'Italie, ce fut lui qui sauva l'honneur de la France. Après la bataille du Garigliano, il défendit un pont à lui seul contre deux cents Espagnols ; il abattit tous ceux qui l'approchèrent, et les corps entassés formèrent bientôt une barricade sanglante, que Bayard rendait infranchissable. Une centaine d'hommes d'armes accoururent à son secours, et l'avant-garde espagnole dut renoncer à forcer le pont. L'armée française, qui semblait entièrement perdue, eut le temps de se replier sur Gaète (1503).



ETATS GENERAUX DE 1506

Louis XII vaincu, et touché des souffrances du peuple, allait acheter la paix à des conditions désavantageuses pour la France ; mais les Etats généraux, réunis à Tours, le supplièrent de continuer plutôt la guerre, le remercièrent de ses bienfaits et lui décernèrent le titre de Père du Peuple (1506).



BAYARD A BRESCIA

Bayard était aussi bon que brave. Après la prise de Brescia par les Français (1512), une seule maison échappa au pillage : ce fut celle où était logé Bayard blessé ; tandis que les autres habitants, hommes et femmes, subissaient tous les outrages, les protégés de Bayard furent respectés, et n'eurent à payer leur rançon.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE
pour la région de
QUÉBEC

ENTOMOLOGIE: — M. Georges Maheux entomologiste provincial et le Rév. Fr Germain visiteur;
MINÉRALOGIE et GÉOLOGIE: — M. l'abbé W. Laverdière D.Sc. et le Dr Carl Faessler;
ZOOLOGIE: — M. le Dr Armand Brassard, Charlesbourg;
BOTANIQUE: — M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille;
PUBLICITÉ: — M. Pellerin LAGLOIRE.

No 308

Dimanche, 11 septembre 1938

UN Erable du parterre raconte son histoire

Hem ! Hem !

Qu'est-ce ?

Hem ! Hem ! une plainte languissante arrive d'un vieux érable abattu hier. Sa prise, je m'avance et examine l'arbre avec des yeux de jeune naturaliste, mais sa faible voix continue.

— Oh ! tu ressens de la tristesse à ma vue, cependant si tu veux écouter mon histoire, tu joueras Dieu avec moi de sa bonté à mon égard.

Mon origine : infime graine, transportée par le vent à l'orée d'une forêt beauceronne. Après une mort apparente, je ressuscite à la vie, sous un aspect nouveau. Le soleil, l'humidité, l'air, l'eau me prodiguent leurs soins comme à un nouveau-né. Avec l'aide de ces tendres amis, me voilà déjà arbuste. Un jour, un amateur en promenade, daigne s'intéresser à moi, m'examine soigneusement : "Voilà, c'est justement l'affaire" gromelle-t-il. Inutile de te dire que j'ai une peur bleue, je tremble de toutes mes feuilles, sa visite m'intrigue et me préoccupe. Le lendemain, je le vois arriver, armé de pied en cape. Avec une pioche, il creuse autour de ma tige, et essaie de m'enlever. Ah ! te dire ce que je souffre, une vraie séparation du corps et de l'âme. Mes racines, profondément liées au sol, ne s'en séparent pas avec de grandes douleurs, enfin demi évanoui dans une charrette, je me réveille dans un parterre tout près de l'église de St-Georges. Il paraît que cet endroit est destiné à la fondation d'un couvent. Au fait, j'ouis, un beau soir d'été, les projets de construction de l'édifice. Une semaine... puis, c'est grande animation autour de moi. Des hommes transportent des poutres, des briques, des pierres et la charpente s'élève. Encore un laps de temps, le drapeau flotte sur le toit et la cloche carillonne à toute volée pour la bénédiction du couvent et pour l'arrivée des vénérables fondatrices qui sont des sœurs du Bon-Pasteur de Québec. De mon poste d'observation, j'assiste à ce joyeux branle-bas. Jamais, je n'oublierai le beau sourire dent me gratifie la supérieure, Mère Ste-Sophie, de regrettable mémoire. A la rentrée de septembre, je me trouve assailli par une bande d'écolières rieuses, qui viennent faire ma connaissance, leur délicatesse me charme, je les ai choisies pour amis, et depuis, nous avons fait bon ménage.

Néanmoins, le temps passe, je grandis, me fortifie. Chaque printemps, mes feuilles se renouvellent et mes branches se multiplient. Je deviens plus touffu et j'abrite sous mon feuillage toute une nichée d'oiseaux, leurs nids, chefs-d'œuvre d'architecture, reposent sur mes branches. Madame La Pluie s'ingénue à ne jamais me laisser manquer d'humidité. Un jour, par une prévenance impulsive, elle se jette sur moi à corps perdu et fait si bien que je crois ma dernière heure arrivée, des ruisseaux se forment partout, je frissonne de tous mes membres, mes branches craquent, mes feuilles se déchirent. Je me prépare à vendre chèrement ma vie. Heureusement un vieux chêne se trouve près de moi, avec charité, il me prête l'abri de son tronc robuste. Ainsi, mon enfant, dois-tu faire dans la tentation, toujours l'affronter avec courage et énergie; après la lutte, si victorieuse tu es, tu auras acquis un regain de force et de vertu.

— Si tu n'es pas fatigué, je vais continuer mon histoire, je suis arrivé à ce qu'on pourrait nommer la seconde épisode de ma vie.

Planté au bord du trottoir, je vois passer nombre de personnages intéressants. Le midi et le soir, ce sont les

bonnes religieuses qui viennent prendre quelques moments de détente, la conversation passe "du grave au doux, du plaisant au sévère". Je vois aussi les élèves défilent pour se rendre à l'église; d'autres fois, elles prennent leurs ébats sous mon ombre : privilège des jours de congé. Je puis ajouter, serai-je indiscret ? que des petites filles qui ont la langue trop bien pendue, viennent partager mon mutisme.

Si Dieu me gratifie de ces dons, si ma sève est abondante et mon feuillage fourni, je protège, contre les ardeurs du soleil, un pauvre vieux mendiant, qui dîne près de moi, de la charité des religieuses. Ah ! j'oublie, te souviens-tu de la charmante fête à la tire. Je risais sous cape des bons tours de M. le vicaire, qui nous avait fait l'honneur d'assister à cette partie de plaisir.

4 janvier 1923. Au feu ! Au feu ! C'est mon couvent qui brûle, la flamme atteint l'annexe de gauche, j'entends le crépitemment de mes branches à la chaleur de l'incendie, les pompiers arrosent sans relâche. Je fais le sacrifice de ma vie. Par un caprice du sort, ou plutôt, par dessein de Dieu, je reste debout au milieu des ruines. Ah ! te dire la tristesse dont je suis assailli... tout est fini pour moi, il ne me reste plus qu'à pleurer sur le passé. Non ! je me trompe, un nouveau couvent se dresse fier, imposant, à l'épreuve du feu. Je revois les beaux jours de jadis. De plus en plus, je m'attache aux charmantes fillettes. Je les aime comme la prunelle de mes yeux de bois, quelques-unes même ont l'audace de graver leurs initiales dans mon écorce.

Le croirais-tu, je reçois des dignitaires importants, je me courbe sous le passage de Son Eminence le cardinal Rouleau et salue avec respect la Révérende Mère M. St-Eugène, en visite au couvent.

J'oublie d'ajouter (détails peu importants) que je crois toujours, mon front s'élève haut dans les cieux, entre les branches, j'entends des bribes de conversation. "Oh ! le bel érable. Regarde donc ses feuilles, ce sont les plus belles". Des arboriculteurs me visitent et des artistes admirent ma force. Moi, cependant, je ne m'en préoccupe plus, beauté est chose si éphémère. Ainsi ma chère enfant, dois-tu rester humble, bonne, sympathique, malgré succès, richesse et gloire.

Mais me voilà rendu à la cinquantaine, on s'approprie à célébrer les noces d'or du couvent, les célébrations sont un peu les miennes, puisque je suis toujours associé au souvenir de l'Alma Mater. Enfin, par un de ces beaux jours de printemps, qui sont mes préférés, le 15 juin 1933, les anciennes se trouvent réunies en amicale pour revivre un instant les joies d'autrefois. Elles viennent toutes me saluer. A leur vue, mon vieux cœur s'émue et je crois succomber de bonheur. Mais non ! l'allégresse ne fait pas mourir, elles sont toujours les mêmes, ces bonnes amies d'autrefois, devenues aujourd'hui jeunes épouses, mères et même grand-mères.

Maintenant, mon existence s'achève, il ne me reste plus qu'un souffle de vie, mais crois-moi, ma chère enfant, je suis heureux de ma destinée. Sur ce, le vieux érable se tait et moi, tout émue, je continue mon chemin, l'esprit plein de réflexions.

Lucille POULIN,

Cercle Lacroix,
Ecole Ménagère régionale
St-Georges, ouest, 11 avril 1938.

Le goéland

Le mâle et la femelle ont un manteau gris perle; le reste du plumage, d'un blanc pur avec l'extrémité des plumes alaires blanches, c'est-à-dire des ailes précédées d'une bande noire sur les primaires; le bec est d'un jaune luisant, avec une tache rouge vermillon vers le bout de la mandibule inférieure, mandibule, c'est-à-dire la mâchoire inférieure; leurs pieds sont de couleur chair pâle. En hiver, la tête et le cou sont rayés de brun foncé.

Les jeunes ont une livrée d'un brun foncé, plus ou moins maculée de blanc-châtre, plus tard le blanc finit graduellement par dominer et le gris perle du manteau se dessine de plus en plus.

Les jeunes, en duvet, sont blanc grisâtre avec le dessus du corps maculé de gris plus foncé; la tête est maculée de noir; le dessous du corps est sans tache excepté à la gorge. Le goéland argenté habite tout l'hémisphère nord et, dans l'ancien continent, il se montre commun sur les côtes maritimes de la Hollande, de la Belgique, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Ecosse, etc. En Amérique, il niche depuis le Maine, mais plus particulièrement sur les îles et les rives du fleuve St-Laurent à Terre-Neuve et au Labrador. En hiver, on le retrouve au sud, presque au golfe du Mexique, à Cuba et à la Basse-Californie. Il demeure sur les eaux plus étendues jusqu'à ce qu'elles soient gérées d'un bout à l'autre et quelquefois il y séjourne tout l'hiver, volant sur les eaux libres ou perché sur la glace flottante.

On rencontre ce goéland en quantité sur les deux rives du St-Laurent ainsi que dans tout le Dominion; c'est le plus commun de sa famille. Il niche à terre et quelquefois sur un arbre; son nid est construit avec de l'herbe sèche et de la mousse. Sa ponte est de deux ou trois oeufs; elle a lieu en juin.

Cet oiseau est commun, au printemps, sur le fleuve devant Québec, sur les grèves de Beauport, à l'embouchure de la rivière St-Charles, à l'île d'Orléans, sur les côtes de Beauport, etc. Mais c'est surtout à l'automne qu'il se montre le plus commun sur le fleuve. On peut alors le voir se balancer dans l'espace au-dessus de l'eau, se transporter d'un endroit à l'autre, souvent sans mouvement apparent des ailes, puis, tout à coup se précipiter sur le petit poisson qui se montre à la surface de l'eau; d'autres fois, c'est en nageant qu'il s'empare de sa proie.

Le goéland argenté vit de poissons, mais il mange aussi quelquefois de petits quadrupèdes, des oeufs, de jeunes oiseaux et toutes sortes de matières animales en décomposition.

Le goéland fréquente les ports pour recueillir les déchets. Il a aussi auprès que les vaisseaux fournissent des résidus de bon goût. Sur la plage les mollusques et les écrevisses sont avidement recherchés à la marée basse et il a appris le truc de porter sa proie à caprice dans l'air pour la laisser retomber sur les rochers, après quoi il redescend et retire la savoureuse matière de sa boîte brisée en morceaux. Par les très mauvais temps, ils se réunissent en grand nombre autour des vagues écumeuses qui se brisent aux places tempêteuses pour y saisir la nourriture qui est rejetée à la surface de l'eau. Quel-

quefois, ils suivent les immenses compagnies de petits poissons qui visitent périodiquement nos rivages et prélèvent un impôt sur cette inépuisable provision.

Jean-Paul BODY,

Membre du cercle Desrochers,
Collège St-Joseph de Lauzon

Les Céréales

Caractères égrégieux. — Maladies. — Leurs principaux ennemis.

1ère leçon

GENERALITES

1. LES CÉRÉALES.

(de Cérès : déesse des Moissons)

Les principales Céréales peuvent être classées ainsi qu'il suit :

1^{re} Catégorie : Les BLÉS ou FROMENTS avec leurs nombreuses variétés.

2^e Catégorie : Petites Céréales

le SEIGLE.....	G
l'AVOÏNE.....	
l'ORGE.....	
le MAÏS.....	
le SARRASIN.....	

On y ajoute quelquefois le Sorgho et le Millet, dont les grains sont à la mesure des Céréales.

1. — LES CÉRÉALES

On donne le nom de CÉRÉALES aux plantes dont les grains, susceptibles d'être réduits en farine, peuvent servir à la nourriture de l'Homme et des Animaux.

La liste des Céréales n'est pas longue; mais, ce sont des plantes de première importance pour l'Agriculture.

Les principales Céréales sont : le BLÉ, le SEIGLE, l'ORGE, l'AVOÏNE, le MAÏS, le SARRASIN, le RIZ, le MILLET, le SORGHO, etc.

De cette liste nous étudierons les six premières seulement, parce qu'elles sont cultivées partout dans notre pays. A l'exception du Sarrasin, qui appartient à la famille des Polygonées, toutes les autres Céréales sont des Graminées.

Dans les TABLEAUX suivants (13 à 24), nous nous bornons à quelques généralités, afin de donner une première vue d'ensemble des Céréales.

Dans les TABLEAUX suivants (13 à 24), nous étudions spécialement le Blé, la céréale par excellence.

Dans les derniers TABLEAUX (25 à 36), les autres plantes que l'on désigne familièrement sous le nom de "PETITES CÉRÉALES".

2. LE FROMENT.

(Blé : Triticum sativum)



2. — LE FROMENT ou BLÉ

L'appellation FROMENT doit être réservée aux diverses espèces du genre TRITICUM, bien que le nom de BLÉ soit utilisé à peu près exclusivement, dans la pratique.

Le Blé est la plus importante de toutes les Céréales; sa culture occupe une place prépondérante dans l'Ouest.

L'origine du blé est inconnue, M. de Candolle pense cependant qu'on peut lui assigner l'Asie Mineure comme patrie et notamment la vallée de l'Euphrate.

Toutes les variétés de Froments possèdent des racines fibreuses bien développées. La tige est un chaume articulé, dont la hauteur moyenne est de 4 à 5 pieds; les tiges se présentent en touffes plus ou moins nombreuses (B) selon le succès du TALLAGE; la moyenne est de 4 ou 6; mais on a vu des cas (exceptionnels) de 75 tiges, par conséquent de 57 épis, provenant d'un seul grain.

Les feuilles du Blé s'insèrent, sur la tige, à la hauteur des nœuds; leur base (GAÏNE) entoure la tige sur une certaine longueur; seul, le limbe, en forme d'un long ruban, s'écarte et flotte latéralement. Au point de jonction entre le limbe et la gaïne, se trouve la LIGULE; à ce même niveau, à la base du limbe, on remarque deux petites bractées dentiformes, embrassant la tige, que l'on a désignées sous le nom d'oreillettes.

En E et E', deux épis du Blé type (TRITICUM SATIVUM).

E: Epi vu de face; E', le même, vu de profil.

La LIGULE et les OREILLETES jouent un rôle très important dans la détermination des Graminées.

Production de la maison G. MAZO, 33 Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.

Dimanche, 11 septembre 1938

JEANNOT

l'invincible

par

LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office.

Jeannot et Jules se font voler leurs chevaux et leurs armes par l'Arabe qui leur a promis de les conduire au village d'Abu Tayi pour obtenir la bourse d'or que son chef avait perdu à l'oasis.

Voilà ce que nous avons pour nous être liés à ce bandit qui nous avait promis de nous conduire au village d'Abu Tayi.



Nous devons marcher sans nous arrêter.

Je ne puis pas supporter davantage ce soleil de plomb.



Prends un peu d'eau; il en reste encore.



Non! Va-t-en!

Voyez chef! Je n'ai pas seulement la bourse, mais aussi les chevaux et les armes de deux troupiers coloniaux.

C'est bien! Cet acte te sauve la vie.



... et mon homme a laissé les deux troupiers au milieu du désert.

C'est un mensonge. Tu veux me faire souffrir.



Le chef parti, le sergent enlève une pierre de la muraille. On sait qu'il a entendu quelqu'un frapper sur le mur.

Qui est là?



C'est inutile, Jules. Je ne peux plus marcher.

Nous ne devons pas abandonner notre mission pour cela, Jeannot. Je vois une forteresse de la Légion étrangère, là-bas!



LYMAN YOUNG

8-7

POUR RIRE

Un humoriste célèbre lit dans son mique vient d'être ressentie en Po-journal qu'une violente secousse sisligne, à Plszkhowski.

Alors, il demande: "Est-ce que cette ville s'appelait ainsi avant ce regrettable tremblement de terre?"

—J'ai un ami dont le fils s'appelle Gaston, mais cet ami est tellement radin qu'il l'appelle "Ton" pour éco-

nomiser le gaz.

—Ah! mais ce n'est rien. Moi, j'ai un ami qui est tellement petit que pour cirer le parquet il est obligé de monter sur un petit banc.

Devant le vestiaire des avocats, au Palais de Justice, sur un banc, deux "sidis" sont assis. L'un d'eux lit à haute voix une lettre, et l'autre, de ses mains, bouche étroitement les oreilles de son compère.

Le spectacle étonne quelque peu un avocat désœuvré. Il s'approche et,

paternellement, interroge:

—Ti vois, répond le sidi, moi pi lis la lettre de sa bon-z-amie, pourquoi lui sait pas lire.

—Mais pourquoi met-il ses mains sur tes oreilles?

—C'est parce que lui, i est-z-aloux, alors i veut pas que j'entende.

Dupont rencontre son ami Durand à Nice.

Dupont est assez étonné: il sait que son ami Durand ne pêche pas par excès de prodigalité:

—Toi, ici, Durand. Que fais-tu?

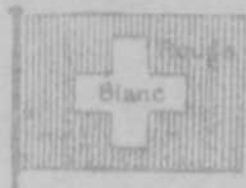
—Je suis en voyage de nocces, répond Durant, épanoui.

—Et ta femme, où est-elle? Je serais charmé de la connaître.

—Eh! dit Durand, ma femme est restée à Paris pour garder le magasin!

La dame. — Cinquante sous, le petit bouquet de muguet porte-bonheur! C'est cher!

Le marchand de muguet. — J'en ai du moins cher, mais celui-là je ne le garantis pas...



Guillaume Tell

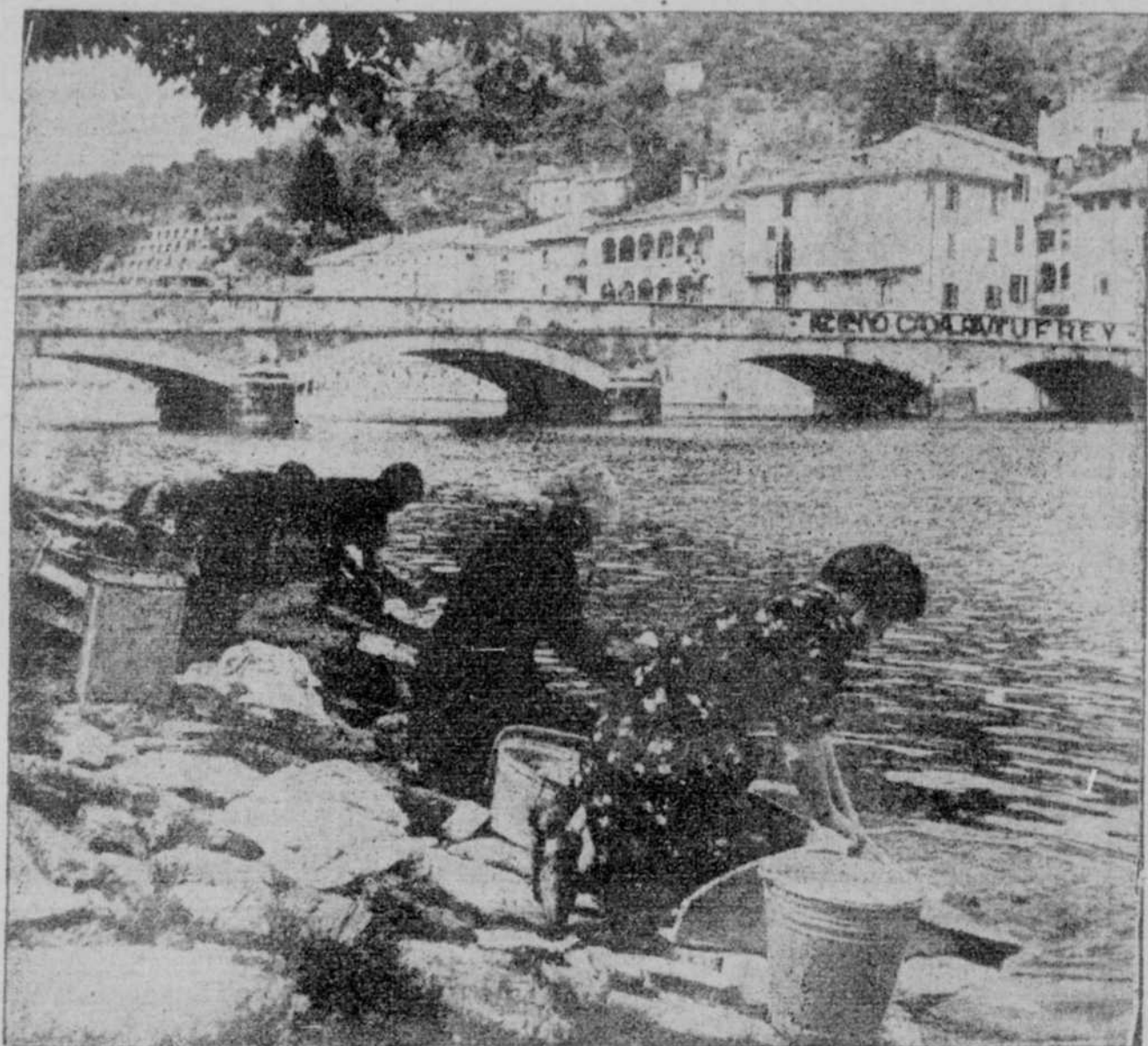
DEUX SCÈNES INTÉRESSANTES

SURPRISES PAR LE PHOTOGRAPHE AU COEUR DE LA SUISSE HEROIQUE

LA Suisse est estimée des touristes du monde entier qui y accourent en tous temps pour en admirer les aspects touristiques. Cet attrait s'accroît lorsqu'on sait évoquer dans ces décors tour à tour grandioses et charmants les hommes qui y vécurent, les scènes qui s'y déroulèrent.

En visitant les villes et surtout les villages de Suisse, égrenés sur les pentes, blottis au bord des lacs ou ancrés au flanc des monts couronnés de diadèmes glaciaires, qui ont été, villes et villages, le théâtre où les témoins de luttes épiques, le voyageur tout en évoquant le glorieux passé du pays de Guillaume Tell, peut voir, un peu partout des scènes rustiques et gracieuses.

Ainsi, notre photographie fait voir, à PONTÉ TRESA, près de Lugano, dans le sud de la Suisse, des femmes qui ont conservé l'antique méthode pour le lavage. Elles se disent sans doute que le résultat est aussi bon et que, en plus, c'est bien plus commode pour jaser un brin.



LA Suisse est un pays qui est justement fier des fastes de son histoire et de ceux qui les rendent si pathétiques. Tout Suisse patriote, et ils le sont tous, connaît tous les exploits des héros nationaux, notamment du légendaire Guillaume Tell. En fermant les yeux, il lui semble assister, à Altorf, à la scène de la pomme traversée par la flèche.

Au cours de son histoire, la Suisse a donné au monde maints exemples de civisme et de patriotisme. Un des plus récents est la campagne victorieuse menée contre le communisme. Cette sagesse provient sans doute du spectacle offert par certains pays où les destructeurs de l'ordre et de la paix ont provoqué des catastrophes. Elle est aussi un témoignage de dignité nationale et de courage.

Le Suisse est industrieux et studieux. On en a une preuve par notre photographie qui nous fait voir une classe en plein air, sous la direction d'un religieux, sur les bords du lac Majeur, près de Locarno.